

Le Libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE (Fondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel)

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

**Silence
dans
les
rangs !**

NOUS NE CAPITULERONS PAS !....

Plus bas que Poincaré !!! Ce que nous aurions dit au meeting

Ceux qui ont vécu l'avant-guerre se rappellent qu'en juillet 14 et jusqu'à huit jours avant la mobilisation, les ouvriers purent s'assembler en de vastes meetings pour clamer leur haine de la guerre. Poincaré, ce mécioire de sinistre mémoire n'alla pas si loin dans l'infamie que le Front populaire. Poincaré n'envoya pas ses équipes de matraquages professionnels sur les travailleurs et n'interdisait pas la liberté de réunion. Poincaré était moins vil, moins fourbe et moins lâche que les Blum, Dormoy et consort.

Quand on pense qu'une masse imbécile, chloroformée par une poignée de crapules et de bourgeois de crânes sans scrupules est prête à se faire massacer pour la défense des libertés démocratiques, contre le fascisme, alors qu'ici-même les droits les plus élémentaires sont supprimés par un gouvernement de basse police et qu'un fascisme inavoué sévit, on se demande jusqu'où peut aller l'imbecillité humaine !

Leon Blum, ce messie qui devait sauver le prolétariat et le guider dans les temps nouveaux se fait le fourrier de la guerre et de la réaction. Ce « révolutionnaire » qui devait mettre la légalité en vacances a simplement mis la liberté hors la loi ! Dans l'opposition, il disait « je vous hais » aux représentants des exploitants. Aujourd'hui, il tend les bras aux Marins. Paul Reynaud et autres canailles pour réaliser l'union sacrée. Cet homme qui dénonçait la guerre impérialiste fait assommer les prolétaires qui veulent rester des internationalistes. Blum veut faire l'union nationale. Blum veut sa guerre. Défense à ceux qui doivent faire les frais du massacre d'élever la voix.

On permet au R.U.P. de tenir des manifestations « contre la guerre » qui sont en réalité des meetings contre l'Allemagne. On autorise les réunions du Comité mondial des femmes, officine du Parti communiste, car ces antifascistes sont prêts à donner leurs maris et leurs enfants au militarisme français, pourvu que ce soit contre « Hitler » et pour la « Russie démocratique (11) ».

Mais on interdit la parole aux anarchistes, ces empêcheurs de « s'armer en rond », parce qu'on sait qu'ils n'acceptent pas de s'unir avec leurs maîtres contre un adversaire autre que leur ennemi de classe.

On a vu avec quelle duplicité on a saboté notre meeting. La préfecture de police et le ministère de l'Intérieur se sont rejetté la responsabilité de l'arbitraire mesure. La protestation de la Fédération socialiste de la Seine a été escamotée. On a utilisé la radio et publié

des notes de presse ambiguës pour inciter les auditeurs à rester chez eux. On n'a pas eu le courage d'avouer qu'on interdisait la réunion. On a dit hypocritement : « Le meeting n'aura pas lieu », laissant supposer ainsi que c'était nous qui le décommandions. Blum-Badinguet et Dormoy-l'assassin n'ont même pas le courage d'avouer leurs actes liberticides.

Mais les laquais du capital ne parviendront pas à nous faire taire. Ils ne nous empêcheront pas de crier « casse-cou aux prolétaires, honteusement dupés ». Malgré les procédés ignobles employés pour nous réduire au silence, nous dirons ce que nous avons à dire. Depuis le Front populaire et particulièrement sous les « directions socialistes », nous avons vu nos journaux saisis, notre local cambriolé, nos militaires perquisitionnés, nos propagandistes arrêtés au mépris de toute légalité. Nous demandons aux ouvriers antifascistes si c'est bien ce régime-là qu'ils veulent défendre. Si un Blum qui capitulait honteusement devant les gâteaux réactionnaires du Sénat et qui s'emploie aujourd'hui à étrangler le droit de réunion, représente bien une démocratie qui vaut qu'on se fasse tuer pour elle.

Quant à Marx Dormoy, rien de lui ne saurait plus nous surprendre. Digne chef des brutes qu'il commande, le premier flic de France n'est plus à une saloperie près. Le sang ouvrier a coulé sous son règne, en Algérie, à Metlaoui, à Cléchy. On se souvient qu'après la fusillade de Cléchy, un militant gifla l'assassin et lui cracha à la face. Un autre que ce triste sire, après d'aussi piétres états de service, n'eût de souci que celui de se faire oublier. Dormoy, lui, est tout prêt à récidiver. Il ne connaît pas la honte. Caloté un soir de bagarre, il ose reparaire devant le prolétariat et de nouveau partir en guerre contre la liberté.

Nous ne le tolérerons pas. L'union nationale et la mise en sommeil des revendications ouvrières sont des trahisons qui préparent la guerre. Blum-Dormoy prétendent nous empêcher de le crier et de dénoncer leur infamie. Pour cela, ils n'hésitent pas à supprimer la liberté de réunion, la liberté de la presse et même la liberté individuelle.

Travailleurs qui votez avec enthousiasme pour le Front populaire défenseur de libertés, l'accepterez-vous ?

Pour notre part, nous nous défendrons par tous les moyens contre ces procédés odieux de dictature policière. Les anarchistes ne se laisseront pas museler par un eunuque et par un assassin.



Luttons contre l'Union sacrée ET CONTRE le bâillon gouvernemental

La voix de notre Union Anarchiste a été à peu près seule à s'élever contre la guerre qui menace et contre l'Union Sacrée qui la rend possible. Si faible que soit notre cri d'alarme, il est entendu dans la classe ouvrière qui ne capitule pas entièrement.

Le Gouvernement de Front populaire veut nous faire taire. Il a parfaitement compris que ni les menaces, ni les poursuites, ni les condamnations, ne viendraient à bout de notre volonté farouche de nous opposer de toutes nos forces au crime qu'il prépare. Il a donc employé un autre moyen, il a interdit notre meeting, qui aurait été un très grand succès, si l'on tient compte que malgré l'annonce par T.S.F. et par presse que le meeting n'aurait pas lieu, plus de trois mille camarades s'étaient déplacés. Ceci est donc pour nous une indication que nous n'avons pas à désespérer que la partie n'est pas encore perdue.

Le Front populaire sait parfaitement bien que la politique d'interdiction qu'il emploie est le seul moyen de nous réduire au silence. Par ce système, il épuise rapidement nos maigres finan-

ces. Ce meeting interdit, nous cause une perte de près de 4.000 francs, perte qui a menacé la parution même du présent numéro du « Libertaire ». Dans ces conditions, il nous serait difficile de tenir longtemps.

Le Gouvernement a bien préparé son mauvais coup, mais il ne réussira pas. Il a compté sans le dévouement de tous nos militants, de tous nos sympathisants, de tous nos lecteurs. Le déficit causé peut être couvert très rapidement si chacun comprend qu'il est de son devoir de nous envoyer immédiatement son aide. Des listes de souscriptions sont à la disposition de tous nos camarades ; chacun doit les faire circuler autour de soi, dans son usine, dans son bureau, dans son chantier.

Contre la guerre, contre le bâillon gouvernemental, tous debout !

DES CETTE SEMAINE, ENVOYEZ
TOUS VOTRE AIDE AU « LIBERTAIRE ».

Adresssez les fonds à Scheck, 9, rue de Bondy, Paris (10^e). Chèque postal : Scheck Paris 487-78.

Notre meeting a été interdit par le gouvernement Blum-Dormoy. Au moment où les politiciens et les leaders syndicaux trahissant le prolétariat réalisent l'union sacrée, il est défendu de parler contre la guerre.

Seule la Fédération socialiste de la Seine a associé sa protestation à la nôtre contre ces violations de la liberté de parole. La presse de gauche, Cœure, Populaire, Huma, n'a même point osé insérer le communiqué de la Préfecture de Police. Un tel silence est un aveu de complicité.

Inutile de le dire, nous n'avons pas l'intention de nous laisser faire et de nous soumettre aux arrêts dictatoriaux d'un gouvernement de basse police. D'ores et déjà nous envisageons une riposte aux mesures arbitraires dont nous sommes l'objet. Nous appellerons tous ceux pour qui la liberté est encore quelque chose à se joindre à nous pour protester.

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que ce meeting si nous avions pu le tenir eût connu un immense succès. Malgré les annonces par T.S.F. et par la presse du soir invitant les auditeurs à rester chez eux, de nombreux camarades se pressaient aux alentours de la Mutualité. Des groupes circulaient conquérant le gouvernement et chantant le cinquième couplet de l'Internationale. L'agitation et la sympathie que nous vaut notre position contre la guerre de la part de ceux qui n'ont pas répudié l'internationalisme sont de bon augure.

Nous avons demandé à chacun des orateurs qui devaient prendre la parole de résumer pour les lecteurs du Libertaire les pensées qu'il aurait développées à la tribune.

Nous sommes sûrs que chaque militant aura à cœur de faire lire ces quelques lignes autour de lui.

Et pas pour la France

Sous le Front populaire pire que sous tout autre régime, il semble que le langage de l'internationalisme soit une langue morte. Après les mots d'ordre « pas de défense nationale en régime capitaliste », les chefs soi-disant révolutionnaires tiennent à leurs troupes des propos que n'eût point désavoué Droulède. Les leaders syndicaux accumulent les trahisons et les tourments d'obus, complètement domestiqués, demandant à faire des heures supplémentaires. Nous sommes loin du temps où l'on dénonçait les marchands de canons. Le patriote, « la plus sotte des passions et la passion des sots », comme disait Schopenhauer, sévit parmi les prolétaires, ces gueux qui n'ont rien à défendre et qui sont toujours prêts à courir stupidement aux frontières.

Chose curieuse, ce sont maintenant les capitalistes qui paraissent n'attacher qu'un crédit limité à la Patrie. Les Baiby, les Vautel et les Flandin font des réserves. « Nous ne nous battrons pas pour l'Espagne républicaine », disent les uns. « On ne nous aura pas pour l'Autriche », affirment les autres. « Pas pour la Russie soviétique », déclarent d'autres encore. Quant aux ouvriers, ils ne font aucune difficulté, pourvu que ce soit « contre le fascisme ». Et finalement, l'union sacrée se fera « pour la France ».

Pour notre part, nous restons fidèles à l'internationalisme prolétarien et à la lutte des classes. Nous n'avons rien de commun avec le capitalisme français, l'armée française et les généraux français.

Notre guerre à nous ne saurait être qu'une « guerre civile ». Notre ennemi est chez nous, tel est le principe qui reste notre règle de conduite. C'est pourquoi nous nous refuserons à la mobilisation et à l'union sacrée.

Nous ne pouvons accepter d'être antifascistes sous les ordres du général Weygand. La révolution espagnole ne saurait être défendue par la clique militaire.

Sous aucun prétexte nous ne marcherons aux côtés de nos ennemis de classe dans la guerre impérialiste.

Pas pour l'Espagne républicaine. Pas pour l'Autriche.

Pas pour la Tchécoslovaquie.

Et surtout : Pas pour la France ! Maurice DOUTREAU.

Guerre impérialiste, non Guerre civile, oui

La guerre menace, mais la partie n'est pas encore perdue. Le sentiment pacifiste n'est pas totalement mort dans les masses. Le dopage patriote des partis du Front populaire n'a pas réussi à pénétrer profondément dans le cœur des ouvriers. Ces derniers restent des ennemis de la guerre, il les accepteront parce qu'ils croient que la guerre prochaine sera dirigée contre le fascisme.

Nous devons dénoncer le mensonge de la guerre idéologique, démontrer aux travailleurs que dans la guerre prochaine, comme dans toute guerre impérialiste, c'est toujours pour leurs capitalistes qu'ils se feront tuer.

La frontière des classes, celle qui oppose les exploités aux exploitants est la seule que nous reconnaissions. Elle ne se trouve pas sur le Rhin, aux Alpes ou aux Pyrénées, mais dans notre propre pays. La formule de Liebknecht pendant la guerre : « L'ennemi est chez nous », doit devenir notre mot d'ordre.

Les armées impérialistes ne sont jamais portées de libertés. Lutter contre le fascisme par la guerre est une duplicité, au contraire c'est par l'instauration de la dictature militaire qu'elle débute.

Nous sommes logiques.

L'esclave qui prétend lutter pour l'affranchissement commun doit d'abord prouver son ardeur à s'affranchir lui-même. Sinon son apostolat devient suspect. Tous ceux qui, sous un prétexte quelconque, dévoient morale, patrie, apportent quelque réticence à cette vérité, n'ont le droit de parler ni de Révolution ni d'Internationale. Ce n'est pas en temps de paix que les internationalistes doivent prouver leurs convictions ; c'est précisément en temps de guerre ; c'est à l'heure H qu'on reconnaît les vrais internationalistes. Or à chaque fois qu'elle a sonné à leur confondre dans le même opprobre les partis politiques. Elle les réunit aujourd'hui, comme hier, sous l'église de l'Union sacrée, c'est à dire contre l'Internationale, contre l'Humanité, contre la Paix.

Pour la guerre !

Nous ne voulons pas être complices d'un tel crime ; nous le dénonçons quand il en est temps encore et de toutes nos forces nous crions : « A bas la guerre ! A bas les patries qui consentent à la guerre ! A bas le Capitalisme qui divise les peuples en patries et s'oppose à une Humanité qui veut être internationale en attendant d'être une Humanité sans nations !

AURELE PATORNI
(Voir la suite en 2^e page.)

Famine et mort sur l'Espagne

Celui qui revient d'Espagne, après avoir vécu là-bas les dernières semaines, se rend compte en rentrant en France de la pauvreté d'imagination de l'esprit humain. A quelques dizaines de kilomètres de la frontière règnent en permanence la famine et la mort. Le ventre vide, la population des grandes villes du littoral méditerranéen attend à chaque moment la destruction.

Les trois jours de carnage et d'horreur qu'a vécus Barcelone la semaine dernière tout en soulevant l'indignation de tout homme qui sent encore battre un cœur dans sa poitrine n'ont cependant pas suffi pour faire comprendre aux gens d'ici que la période de l'indignation platonique devrait être à jamais résolue.

On il faut accepter la conception fasciste de l'univers, c'est-à-dire le mépris absolu de la personne humaine, l'organisation systématique de l'anéantissement physique de tout être qui aspire à un monde de justice, de bien-être et de liberté; ou alors, il faut réagir par des faits et mettre tout en œuvre pour empêcher cette abomination.

Le mot d'ordre que vient de lancer la S.I.A. française : « du blé et des armes »

résume parfaitement en deux mots le sens de cette révolution.

Qui, du pain, tout de suite, à ces millions d'êtres qui manquent souvent du minimum indispensable à la vie. Il faut qu'on sache que dans les grandes villes de l'Espagne anti-franquiste on manque de tout. Pas de pain, pas de viande, pas de légumes. Le problème de la subsistance quotidienne accapte l'esprit des travailleurs. Il faut avoir vu dans Barcelone ces files innombrables de femmes attendant pendant des heures, la distribution problématique de quelques bouchées de pain ou de quelques dizaines de grammes de légumes; il faut avoir vu ces enfants hâves mendiant du pain, pour comprendre à quel point la situation de nos frères d'Espagne est tragique.

Il faut comprendre que l'endurcissement séculaire de l'Espagnol à la misère a tout de même des limites. A elle seule, cette disette générale serait suffisante à atteindre le moral de ce peuple pourtant héroïque.

Mais il y a autre chose. Il y a l'assassinat collectif, tel que le massacre des trois

journées horribles de la semaine passée en a donné le modèle à Barcelone.

On a donné le chiffre officiel de 700 morts; mais sans tomber dans une exagération démoniaque, on peut admettre le double, davantage même, prétendent certains.

Cette boucherie n'a été possible que parce que le bombardement des villes ne rencontre en Espagne aucun obstacle sérieux. Aucun avion de chasse à Barcelone pendant ces trois journées de terreur ! Les assassins de l'air, en toute impunité pouvaient perpétrer leur carnage.

Qui imagine alors l'état d'esprit d'une population qu'envoit le sentiment d'une impuissance quasi-totale ! Il faut tout le courage, mêlé d'un peu de fatalisme, du peuple espagnol pour résister à la démolition et à la panique.

Oui, il faut des armes et en masse à nos frères d'Espagne.

DU pain et des armes et tout de suite.

Si le prolétariat de France devait persister dans cette inertie où le tiennent ses dirigeants, quelle terrible responsabilité pèserait sur lui en cas de défaite !

Que chacun de nous se dise et se convainque qu'il aurait sa part dans cette responsabilité collective, et qu'il œuvre en conséquence.

L. ANDER.

Ce que nous aurions dit au meeting

(Suite de la première page)

Rien pour la guerre

Notre raison d'être des hommes, est de ne pas accepter le destin des bœufs. Aucun compromis même au nom de la défense de la révolution espagnole ne nous trouvera derrière notre bourgeoisie. Sa guerre ne sera jamais notre guerre. Nulle frontière pour le prolétariat n'est à défendre. Les seules que le prolétariat ait à défendre sont celles qui l'opposent à sa bourgeoisie. Nous sommes pour la lutte de classe et non pour l'union des classes, prélude de la tuerie. Rien n'est à défendre en régime capitaliste autre que nos intérêts de prolétaires. La guerre est toujours la défaite du prolétariat. Au front des Français nous dressons le front des exploités. La lutte contre la guerre est liée à la lutte contre l'appareil capitaliste. Notre objectif immédiat est la lutte à la base dans tous les lieux où notre bourgeoisie nous exploite. Action révolutionnaire. Notre ennemi est chez nous. Que la France crève, que le prolétariat vive. L'antifascisme front populaire sera de plate-forme d'union sacrée.

Lutte révolutionnaire contre notre bourgeoisie, et non lutte soi-disant antifasciste derrière elle contre le prolétariat international. Action collective révolutionnaire du prolétariat contre l'état capitaliste, contre la guerre. Notre vie pour la Révolution. Rien pour la France capitaliste. Vive la commune victorieuse.

HERMINI GOUUDRY.

Nous refusons !

L'abandon des méthodes d'action directe contre le capitalisme, notre véritable ennemi ; vingt années de caporalisation politique à outrance, l'abominable vénalité des chefs idéologiques du prolétariat, ont plus fait pour rendre la guerre inévitable que les contradictions capitalistes elles-mêmes.

Le prolétariat, manuel et intellectuel, pourraient, cependant, empêcher le massacre : ses organismes de liaison existent, il est partout où la guerre s'alimente.

Si la guerre venait, il aurait donc les moyens et le devoir de lui barrer la route.

En lui refusant tout, y compris nos personnes, nous pouvons abattre la bête puante. Avoir de semblables possibilités devant une aussi tragique menace, c'est avoir une lourde responsabilité.

Aucune excuse ne pourra nous permettre de l'échapper.

L. HUART.

Pas de défense nationale

Appelé à parler le dernier, j'aurais tenté de tirer des discours prononcés par mes amis une conclusion générale.

Cette conclusion aurait fait ressortir l'unité fondamentale de vue de tous les anarchistes et syndicalistes révolutionnaires, dans les conjonctures présentes.

J'aurais fait observer que, les anarchistes ne formant pas un parti politique, notre position n'est pas soumise aux fluctuations de la politique ; que, quelles que soient les conditions et circonstances sur le plan national et international, notre opposition à l'Union Sacrée, prélude de la guerre, et à la guerre elle-même reste invariable, irréductible.

J'aurais dénoncé sévèrement le manque de logique et de courage de ces faux pacifistes qui, s'affirmant, en période normale et de calme relatif, passionnément attachés à la sauvegarde de la paix et résolus à lui tout sacrifier, s'empressent de se déclarer, si tel que se rapproche ou se précise la menace de guerre, prêts à prendre les armes, à se battre vaillamment et à mourir pour la paix.

J'aurais évoqué le souvenir de ces anciens combattants jurant solennellement qu'ils ne « remettront ça » en aucune circonstance, à aucun prix.

J'aurais rappelé l'affirmation réitérée des partis politiques qui, se proclamant uniquement dévoués aux intérêts de la classe ouvrière, n'ont cessé d'affirmer que, « sous « régime capitaliste, il n'y a pas de Défense nationale » et je les aurais sommés de nous dire si l'avènement au pouvoir du Front populaire a mis fin au régime capitaliste.

Je n'aurais pas manqué de mettre la C.G.T. en demeure de justifier sa position présente, et de nous dire pour quelles raisons les exploités de tous les pays qui, hier encore, devaient s'unir, sans distinction de race et de nationalité, contre les exploitants de partout, ont actuellement le devoir de s'entretenir au profit de leurs exploitants.

Après avoir scruté l'horizon dans tous les sens, j'aurais constaté que, une fois de

Gouverner, c'est trahir

M. Léon Blum a formé le cent-quatrième gouvernement de la Troisième République. C'est un chiffre assez conséquent pour les pauvres mortels que nous sommes, mais combien il paraît petit dans l'infini des nombres. Et s'il est vrai que « gouverner, c'est prévoir », peut-être serait-il sage que M. Léon Blum préparât des aujourd'hui son futur ministère, car celui qu'il présidera actuellement aura bientôt réalisé ce tour de force de se briser contre l'hostilité unanime de toute la population française.

Mais gouverner ce n'est pas prévoir ; dans l'ordre actuel des choses gouverner c'est trahir, surtout lorsque l'on veut par des subtilités politiques réaliser une unité qui n'existe en fait ni dans les coeurs, ni dans les corps, ni dans les esprits. Et le cabinet Blum, le second, s'écroulera bientôt sous la réprobation générale, sans espoir de retour. Après avoir raté son entrée, notre actuel président du Conseil ratera sa sortie ; et c'est dommage car il valait mieux que cela.

M. Léon Blum est sans doute une des intelligences les plus subtiles du Parlement. D'une assemblée où la médiocrité fait depuis dix ans de sensibles progrès ; où les grands politiques ont disparu laissant le champ libre aux ténors d'opérettes dont l'incapacité n'a d'égal que l'ambition, on aurait pu penser qu'il allait par sa culture par son allant, par sa science politique ébranler cette bande de coquins et d'arri-vistes qui, de l'extrême droite à l'extrême gauche, traîquent de la nation ou du prolétariat et mentent au peuple, parce qu'ils sont métrés de mens. Non, M. Blum n'a rien fait, parce qu'il n'y a rien à faire. Et ce que nous lui reprochons c'est de le sauver.

M. Gaston Bergery, une autre lumière du Parlement, déclarait récemment à la tribune même de la Chambre, que le peuple avait été trahi au lendemain des élections par son gouvernement et par ses élus. Ce n'est pas tout à fait exact. La trahison ne se situe pas après les élections de Mai 1936 mais avant. La trahison, elle date du jour même où sur les tréteaux électoraux, à grand renfort de démagogie, les candidats du Front populaire, à quelques parti qu'ils appartiennent, firent les promesses qu'ils savaient pertinemment ne pas pouvoir tenir. La trahison, elle date du jour où fut consacré cet immoral mariage à trois : communistes, socialistes, radicaux ; la trahison c'est d'avoir affirmé qu'un simple déplacement d'une majorité parlementaire était susceptible de redresser une économie ébranlée par cinq années de guerre et près de vingt années de paix superficielle.

Il faut partir si vous ne voulez pas que le peuple aille se jeter, dégoûté et meurtri, dans les bras d'un Mussolini ou d'un Staline, et subisse le joug de la dictature la plus monstrueuse et la plus imbécile.

Il faut partir si vous ne voulez pas que fleurisse dans ce pays l'antisémitisme le plus abject et le plus lâche. Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Une dernière fois, du haut de cette tribune où vous les dominez, jetez un regard circulaire sur les pitres qui vous entourent, lancez-leur avec mépris les mots historiques que prononça Disraeli aux Communes : « J'appartiens à la canaille du Parlement. » Et partez !

Le peuple vous accusera et, aux heures douloureuses, il fait plus chaud près du cœur. Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

Il faut partir si vous ne voulez pas que l'on vous appelle « Blum-la-Guerre ». Hier déjà, votre ministre de l'Intérieur a interdit un meeting pour la Paix. Quelle pitie !

</div

Les révolutionnaires espagnols ne se rendront jamais

La violence de l'offensive italo-allemande sur le front d'Aragon est contenue. Depuis quelques jours, elle piétine malgré les armements les plus modernes que la guerre ait inventés. Nous sommes inquiets cependant et nous ne cessons de penser pour nous nos camarades triomphant. Serait-il possible qu'après tant de sacrifices, qu'après avoir fait un tel pas en avant dans le domaine de la révolution constructive, tout soit perdu demain, que ces foyers de travail qui sont maintenant les fabriques et usines sous la direction des syndicats, ces paysans qui ont supprimé l'ignoble « caca que » voient leur belle œuvre détruite ? Nous ne pouvons nous ne y voulons y croire.

Faisons aujourd'hui une semblable hypothèse. La Catalogne, Valence, Madrid, doivent céder sous la force. Mussolini, Hitler et Franco sont vainqueurs. Le monde angoissé assiste à cette effroyable agonie. Les politiciens d'abord et beaucoup d'autres Espagnols de premier plan passent en France. Mais la masse reste, celle qui ne veut partir sous aucun prétexte. Les exécuteurs arrivent. Nous, Français, nous pensons qu'il va se passer dans le péninsule ibérique ce que nous connaissons du triomphe hitlérien en Allemagne, du triomphe fasciste en Italie, un simulacre de résistance et la soumission absolue. Nous ne disons pas de la soumission du prolétariat autrichien, car il résiste sans espoir depuis huit jours... malgré l'étonnant silence de presque toute la presse française.

Jamais le peuple espagnol ne se soumettra. Ceux qui le croient sont fous ou ne connaissent bien peu l'Espagne et son histoire. Ils ignorent, surtout la foi absolue et l'immense esprit de sacrifice du prolétariat et de tout le peuple ibérique.

Napoléon occupe pendant cinq ans l'Espagne avec trois cent mille hommes. A l'époque ce chiffre était énorme, écrasant. Malgré la splendide résistance de Saragosse, la capitale aragonaise doit se rendre après huit mois de siège. Les soldards peuvent alors se livrer à leurs pillages. A Madrid, le 2 mai 1809 le peuple résiste admirablement. Les « héros » du grand homme collent au mur et fusillent sans pitié ce peuple qui veut rester libre. Maintes fois, en visitant le musée du Prado, je restais profondément ému devant ce magnifique tableau de Goya intitulé *El dos de Mayo*. L'on voit un groupe de prisonniers civils au mur et l'un d'eux, les bras écartés, le visage d'un pathétique indescriptible, sa chemise blanche déchirée faisant tache au premier plan face à un groupe de voltigeurs dans l'attitude du palabron d'exécution. Goya a donné sa signification à la campagne d'Espagne par ce tableau : des assassins sans nom. Tous ceux qui visitent le Prado s'arrêtent longuement devant un tel chef-d'œuvre. Eh bien ! Napoléon malgré toute sa puissance dut partir. Son armée d'occupation fut décimée quotidiennement. Le peuple espagnol réagit en silence pendant cinq ans et jamais ne se donna pour vaincu. Des milliers de soldats moururent « liquides en douceur ». Hommes, femmes et enfants s'attachèrent à vaincre ainsi. Le grand commandant comprit alors, recevant là sa première leçon.

L'Espagne sous un gouvernement Franco et avec, au fond, une direction italo-allemande, agitait de même. *Elle serait absolument ingouvernable*. Les routes, les voies ferrées seraient constamment coupées par ces centaines de milliers de révolutionnaires répartis dans tout le pays. Le téléphone aussi, comme en 1931 lors de la grève qui dura plusieurs mois. Les attaques à main armée contre les troupes d'occupation auraient lieu par dizaines chaque jour. Quand on pense que des mineurs de Rio Tinto

tiennent le coup dans les montagnes de la province de Huelva depuis vingt mois, et ceux des Asturias de même ! Cette méthode serait alors générale. La situation économique de l'Espagne tomberait à zéro malgré les techniciens étrangers. La résistance passive de la population aiderait en sous-mains ces révolutionnaires. Toutes les méthodes de sabotage seraient mises en action pour expulser le fascisme d'Espagne. Il y perdrait ses meilleurs hommes peu à peu. Le profit substantiel de sa conquête deviendrait nul par les explosions mystérieuses anéantissant toute richesse. L'Espagne tomberait très bas et la misère s'abattait de plus en plus sur ce peuple, qui en a déjà tant vu ne ferait qu'alimenter un soulèvement général.

Je suis absolument persuadé que cette race mal connue en général est incapable de se rendre. Je dis mal connue, car cet heureux pays dont on n'entendait guère parler dans le « concert européen » fit croire à beaucoup de personnes qu'il n'existe plus en tant que peuple énergique.

Quelle erreur, et quelle belle leçon il nous donne.

Toute la riche Catalogne, les mines du pays basque, les mines de mercurie d'Almaden deviendraient la proie du capitalisme international. Oui, mais le sabotage serait la grande riposte. Les gouvernements de province nommés par le fascisme seraient exécutés quelque jour ainsi que les prélates complices de cet asservissement.

La race espagnole est la plus variée qui soit, la plus résistante aussi. Je me rappelle avoir vu durant les années passées à voyager à travers l'Espagne, certains types d'hommes splendides dans les campagnes. Ce sont des durs. Indiscipliné d'instinct, anarchiste né, l'Espagnol est accueillant et généreux, mais il redévie le « guerrillero » aux coups d'audace incroyables le jour où les circonstances et la misère l'y obligent.

Que l'on ne s'y trompe pas. Franco ne s'appelle que sur l'Allemagne et l'Italie. La plupart des Espagnols qui l'ont suivi au début du mouvement ont compris la conquête dont l'Espagne est l'objet actuellement. Beaucoup même, les phalangistes surtout, sont en prison et disent que Franco est un traître.

Le peuple, lui, supporte sa misère et se voit assassiné. Ses fils meurent en luttant sans trêve. Et malgré tout la structure des syndicats est renforcée chaque jour, ils ne se préparent aucunement à capituler. Ils se méfient des politiciens. Si demain ceux-ci flanchaient — ils ne l'ont déjà que trop fait — le peuple espagnol saurait se passer d'eux. Il le sait déjà d'ailleurs.

Ne perdons aucunement notre confiance, agissons de notre côté à fond pour aider nos camarades. Il nous faut croire en leur victoire, puisqu'eux, là-bas, ont conservé leur courage et leur grande valeur révolutionnaire.

MAURICE GERMAIN

VIENT DE PARAITRE :

Dans la Tourmente UN AN DE GUERRE EN ESPAGNE

C'est un récit complet des événements auxquels participèrent les forces révolutionnaires de la C.N.T. et de la F.A.I., depuis le 19 juillet.

Un volume de 320 pages, couverture illustrée, 12 francs. Franco, 12 fr. 80.

En vente au librairie 9, rue de Bondy.

Un manifeste de la F.A.I.

LUTTE TRAVAIL UNITÉ ANTIFASCISTE

Les criminels instruments de Hitler et Mussolini prétendent nous soumettre par la terreur. L'avance de ses hordes arrêtée en Aragon par l'héroïque action des combattants de notre armée populaire, ils essaient de détruire l'esprit de lutte et de résistance de notre arrière, en attaquant brutalement la population civile, semant la désolation et la mort dans les villes et les villages, assassinant froidement les femmes et les enfants.

Au moyen de ces procédés barbares que la ploutocratie internationale tolère et encourage, ils tentent de soumettre un peuple libre, ils veulent nous imposer un esclavage abject, mille fois pire que la mort elle-même.

Ils ne réussiront pas. Le prolétariat, tout le peuple antifasciste d'Espagne n'est pas disposé à se rendre par la terreur, le crime et la barbarie. Nous ne voulons pas être, nous ne serons jamais les sujets mécanisés de Hitler, de Mussolini, ni des traîtres qui sont à leur service. Nous voulons être les maîtres de notre propre destin, organiser la vie politique, sociale et économique de notre pays sur les plus larges bases de liberté et de justice.

A cette fin nous luttons et lutterons jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.

A la barbarie redoublée des envahisseurs, opposons notre ferme décision de résister et de vaincre. Ceux qui dans ces moments abandonnent le travail, qui refusent la lutte, sont des traîtres à la cause sacrée de la liberté.

Les traîtres, les ennemis du peuple, sont aussi tous ceux qui spéculent sur le sacrifice commun ; ceux qui tentent d'obtenir un profit propre de la grande tragédie que vit le peuple espagnol.

Le moment est venu de mettre en jeu toutes les forces de l'Espagne antifasciste, pour les lancer contre l'ennemi et démanteler tous ses plans criminels.

Le moment suprême de l'action et du devoir doit être la consigne du moment.

Aujourd'hui plus que jamais, l'Unité d'action est nécessaire, la collaboration loyale et responsable entre tous les secteurs antifascistes, la confiance profonde dans l'action révolutionnaire populaire, qui vainquit le 19 juillet les traitres et maintint une guerre formidable face aux puissances totalitaires les plus exécrables d'Europe.

Le pacte d'Unité d'Action récemment élaboré entre les deux grandes centrales syndicales C.N.T. et U.G.T. nous offre une base ferme d'action immédiate. L'activité de tous les partis doit être concentrée sur lui ; il faut mobiliser toutes les forces du peuple pour :

Renforcer par tous les moyens l'armée du peuple ;

Intensifier la construction de fortifications et retrées ;

Accélérer le rythme de la production et spécialement dans les industries de guerre ;

Eraser inexorablement les embûches de la 5^e colonne.

Mobiliser tous les habitants de l'Espagne loyale pour la guerre ou pour la production à la cause du peuple.

Insuffler à la production un tonique de victoire.

Contre les hésitants, les timorés et les traîtres.

LE COMITÉ PENINSULAR
DE LA F.A.I.

Le Comité central, dans ce Comité central, quelques hommes (le « petit bureau » en Russie, puis un homme : Lénine d'abord, Staline ensuite).

Dans de telles conditions, nous ne pouvons pas nier que l'Etat soit une arme et décide le triomphe de celui qui le détient. Mais il faut reconnaître qu'il n'est pas une nécessité inévitables de la révolution dont le but est de supprimer les classes, sinon des tentances de domination d'une des forces révolutionnaires.

La position des anarchistes est donc juste. Nous ne voulons pas laisser se constituer d'Etat, c'est-à-dire d'organisme d'imposition aux mains d'une minorité révolutionnaire contre d'autres fractions révolutionnaires, originairement économiques ou politiques. Le peuple, qui fait les révoltes, qui a des organisations économiques, qui serait armé par son triomphe même, n'a pas besoin d'une superstructure politique pour le défendre. Il est en lui-même sa force politique. Toute délegation de cette force dans les mains d'une minorité même issue de son sein, est un renoncement à la liberté, équivaut à se livrer au caprice de cette force.

Pas de reconstruction de l'Etat ! Les travailleurs trouveront bien, avec leurs syndicats, leurs coopératives, leurs communautés, leurs collectivités agraires (si rapidement organisées en Espagne par un peuple cependant inculte) et autres organisations, la structure de la société nouvelle.

Engels qui maniait facilement de grossiers sophismes, et embrouillait habilement les problèmes, écrivait en nous critiquant : « Une révolution est certainement la chose la plus autoritaire qui soit, un acte par lequel une partie de la population impose sa volonté à l'autre partie à l'aide de baïonnettes, de fusils, de canons, moyens autoritaires s'il en fut, et le parti qui a triomphé doit maintenir son autorité par la crainte que ses armes inspirent aux réactionnaires. »

Le parti qui a triomphé. Retenons bien le mot. Il ne s'agit pas du peuple ni de la partie révolutionnaire de la population. En réalité, les marxistes ont toujours considéré qu'ils avaient à s'imposer aux réactionnaires, et au peuple lui-même. Leur dictature du prolétariat est la dictature des ouvriers industriels (les petits paysans et les salariés des champs ne font pas, selon eux, partie du prolétariat), exercée par l'avant-garde consciente de ce prolétariat (il est donc inconscient) qui est le Parti communiste. Mais nous savons que par l'organisation hiérarchique de ce parti, c'est le Comité central qui domine, et

la dictature de ceux qui ont l'audace de s'imposer.

Dans de telles conditions, nous ne pouvons pas nier que l'Etat soit une arme et décide le triomphe de celui qui le détient. Mais il faut reconnaître qu'il n'est pas une nécessité inévitables de la révolution dont le but est de supprimer les classes, sinon des tentances de domination d'une des forces révolutionnaires.

La position des anarchistes est donc juste. Nous ne voulons pas laisser se constituer d'Etat, c'est-à-dire d'organisme d'imposition aux mains d'une minorité révolutionnaire contre d'autres fractions révolutionnaires, originairement économiques ou politiques. Le peuple, qui fait les révoltes, qui a des organisations économiques, qui serait armé par son triomphe même, n'a pas besoin d'une superstructure politique pour le défendre. Il est en lui-même sa force politique. Toute délegation de cette force dans les mains d'une minorité même issue de son sein, est un renoncement à la liberté, équivaut à se livrer au caprice de cette force.

Engels fait encore un jeu de mots sur la liberté et sur l'autorité. Nous pourrions, à la rigueur, renoncer à discuter l'interprétation philosophique du fait d'un peuple s'imposant par la force — il repousse la *contrainte*, mais n'exerce pas — voir le fait en lui-même et être d'accord sur son utilité : cela seul devrait importer. Mais derrière cette confusion, Engels poursuit un autre but. Celui de nous faire admettre l'autorité du parti gouvernant sur la révolution.

Or, nous admettons la violence, et nous l'avons recommandée plus que quiconque (les marxistes nous l'ont assez reproché... en se basant sur des textes de leurs maîtres) contre la bourgeoisie. En termes engelins, nous pourrions dire que nous admettons l'autorité de la révolution contre le capitalisme et ses défenseurs, mais nous n'admettons pas la violence, l'autorité d'une partie de la révolution sur la révolution.

C'est cette confusion, défendue par un sophisme, qu'il faut démasquer.

Quand par pouvoir politique de la classe ouvrière, on entend la force révolutionnaire du peuple en armes, nous acceptons. Il y a eu des attaques politiques, l'écrasement de la force armée du capitalisme est un fait que l'on peut qualifier de politique — il est aussi social — mais de la démonstration de la nécessité de ce fait politique, que nous avons préconisé sans défaillance contre cin-

Benicarlo confédéral et collectiviste

mais elle travaille peu car elle souffre directement de la guerre ; la première difficulté est le manque d'essence pour les bateaux. Enfin, une fabrique de savon est également collectivisée.

DANS LES CHAMPS

La radicale transformation de Benicarlo se note surtout dans les champs. Il existe deux collectivités, l'une de la C.N.T. et l'autre de l'U.G.T. En compagnie de son président Ramon Ballester, nous visitons la première ; nous explique que l'on cultive le caroubier, la vigne, l'olivier, les pommes de terre, les choux, haricots et divers autres produits maraîchers. La principale richesse est la production de pommes de terre.

La collectivité est composée de quatre-vingt dix familles avec un total de cinq cents salaires. Quarante des travailleurs ayant été appelés au front ont été remplacés par des femmes. La production est parfaite et pas un mètre de terrain n'est laissé sans culture.

Une porcherie avec cinquante-sept bêtes est installée dans de parfaites conditions ; soixante-dix agneaux, cinq vaches et un taureau complètent ce début d'élevage.

Quand se fonda cette collectivité, chacun des vingt-cinq affiliés apporta deux poules et deux lapins de son choix. Aujourd'hui, il n'est plus nécessaire d'apporter des bêtes pour entrer dans la collectivité. Un an d'efforts déjà. Les collectivistes de Benicarlo ne se sont pas fixé d'heures de travail ; il faut ce qu'il faut afin de faire rendre à l'entreprise le maximum. Le salaire est de dix pesetas. Mais à part cette somme, l'on répartit au prix de revient, entre les membres de la collectivité, tout ce que celle-ci produit. Le surplus est vendu à la Fédération provinciale des paysans de la C.N.T. et au ministère de la Défense nationale ; en 1937, il fut récolté :

11.000 kilogs de pommes de terre.
20.000 — de blé.
30.000 — de matis.
5.000 — d'orge.
4.000 — d'huile.
7.000 — d'amandes.
9.000 — d'oranges.
2.500 litres de vin.

Plus de 300.000 kilogs de légumes de culture maraîchère en général.

La collectivité commence à travailler avec cinq paires de bœufs, elle en possède onze aujourd'hui. Dans la même proportion que dans ces villages est quelque chose de surprenant et donnera vite une physionomie toute nouvelle à ceux-ci.

LA FEDERATION LOCALE ET LES COLLECTIVITES

La C.N.T. compte à Benicarlo 1800 membres répartis en une fédération locale de cinq syndicats :

Alimentation, paysans et pêche.
Métiers divers.
Produits chimiques.
Bâtiment, construction et décoration.
Métallurgie.

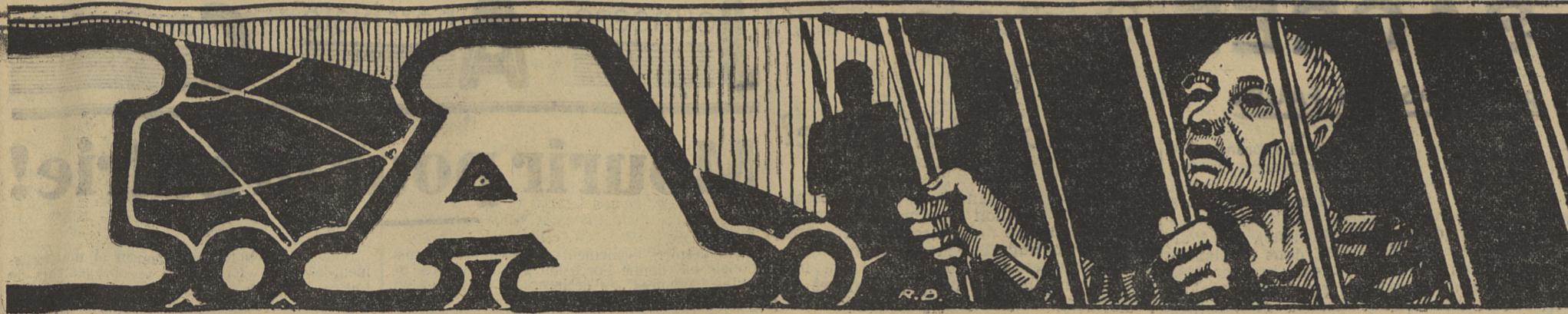
Au Conseil municipal la C.N.T. est représenté par quatre camarades. L'U.G.T. en quatre autres puis deux de la F.A.I., deux du parti socialiste et deux de la gauche républicaine. La C.N.T. existe à Benicarlo depuis 1931, mais déjà la F.A.I. et les Jeunesse Libertaires avaient leurs mouvements propres avec leurs groupements culturels anarchistes. Toute la vie de la ville a été collectivisée par l'U.G.T. et la C.N.T. Dans certains cas, les deux centrales syndicales administreront en commun les collectivités ; dans d'autres elles sont séparées.

La C.N.T. a monté aussi un salon de coiffure collectivisé dans lequel travaillent douze camarades.

Le Syndicat d'Industries Chimiques a collectivisé la fabrique de lessive.

La collectivité la plus importante de type industriel est celle des conserves, dont les membres appartiennent à la C.N.T. et à l'U.G.T. Elle fait toutes sortes de conserves de légumes avec la production de la région. Elle occupe deux cents ouvriers et travaille actuellement pour l'Intendance militaire, et dans certains cas, les deux centrales syndicales administreront en commun les collectivités ; dans d'autres elles sont séparées.

La collectivité commence à travailler avec cinq paires de bœufs, elle en possède onze aujourd'hui. Dans la même proportion que dans ces villages est



SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA. — Secretaria : 26, r. de Crussol, Paris (11^e) - Tél. Roq. 73-96 - Chèq. Post. : Fauchier 596-03

Nuestro cartel

Los lectores encontrarán en la página francesa de la S.I.A. el texto del admirable cartel que nuestra institución acaba de editar.

Es necesario hacer el gran esfuerzo que ese gesto representa. Quisiéramos hacer diez veces más. Esto depende del apoyo que se nos preste.

Como primera tirada hemos hecho diez mil ejemplares. Dará una impresión de lo que representa la presentación de nuestro cartel, el saber que mide un metro con veinte centímetros de ancho por un metro sesenta de largo.

Tirado a dos colores, su presentación y su texto llaman poderosa-

Frente a los bombardeos arreciamos en el esfuerzo

La guerra toma caracteres más trágicos de lo que ha tenido hasta ahora. Parece siempre que se ha llegado a la cúspide del horror, y que no se puede ir más allá. No obstante, estamos viendo que los mismos bombardeos de Madrid no eran la última palabra de lo que se podía hacer.

El enemigo duplica la barbarie. Digamos sin ambages que puede duplicar aun lo duplicado. Hace sobre nuestras ciudades un ensayo de guerra total. Lo que se ha visto es solamente eso : un ensayo. Los estados mayores de todas las naciones han preparado más. Esperemos que no seguiremos siendo « in crescendo » el consejillo de Indias de los estados mayores.

Pero la esperanza no es la seguridad. Franco, Mussolini, Hitler, el capitalismo internacional, la alta banca parecen dispuestos a todo. Y porque así es, porque recurren a todos los medios, debemos nosotros también recurrir a todos los medios para ayudar a los que son blanco de tantos experimentos exterminadores.

Frente a los bombardeos de Barcelona, y otras partes de la retaguardia, intensifiquemos la acción. Intensifiquemos la ayuda.

Mandemos diez veces más trigo que metralla, envíen. Mandemos cien veces más solidaridad efectiva, calor de afecto, de hermandad, que muestras de odio recibe la población española que no se doblega ante el fascismo.

Más pan, más pastas alimenticias, más legumbres, más medicamentos. España no está solamente bajo la metralla, sino que tiene hambre bajo la muerte y la amenaza de muerte que vuela sobre ella.

Hagamos cuanto sea posible para mitigar sus dolores, los dolores de las mujeres, de los niños, de los hombres que sufren lo indecible. No hay derecho a no pensar en eso. No hay derecho a estar alegres, no hay derecho a sonreir. Sólo podemos, sólo debemos críspar los puños, y pensar seriamente en la tragedia inenarrable de Barcelona, de esa población que sufre y muere para nosotros.

Los pájaros siniestros

Los « pájaros siniestros » han volado de nuevo sobre España. Han volado no una vez, sino muchas en un día.

Los « pájaros siniestros », o mejor dicho, los que les conducen, no tienen entrañas. En Barcelona, la noche de reyes, cuando las criaturas recogían los juguetes, cuando se les daban en los festivales, llegaron, raudos y traidores, y dejaron caer sobre la ciudad sus artefactos de muerte.

Ni siquiera tuvieron para ese día una atención hacia las criaturas. Quisieron, al contrario, gozar de la satisfacción de interrumpir la fiesta, de trocar en llanto, en dolor, en miedo, en muerte la alegría de los niños.

Hay hechos así que tienen un significado moral hondo. Nos muestran que todo sentimiento humano ha desaparecido para los hombres que atacan a nuestra España, para los que quieren avasallarla y someterla a un régimen de opresión como jamás conocimos.

Pero es ahora cuando dan la medida de su valor y de su cobardía. De su valor en sentido malo, se entiende, y de su cobardía absoluta.

Llegar sobre una ciudad, a cinco mil metros de altura, lanzar bombas a granel e irse velozmente... Irse para volver a las dos horas cuando la gente se ha apenado repuesto de la alarma, y no ha tenido tiempo de identificar a los cadáveres ni de instalar a los heridos en los hospitales, ni de sacar de debajo de los escombros de las casas desplomadas a los que aún gemen, a los que no gemirán más...

Y echar más bombas que antes, y huir de nuevo. Y cuando todavía las criaturas lloran en los refugios, cuando no se ha podido hacer el recuento de los muertos y de los heridos, presentarse otra vez, y volver a empezar...

La táctica empleada delata un cálculo infernal. Durante día y medio, no se ha dejado en paz a la población.

Cuando creía que, como ocurría en los anteriores bombardeos, le sería posible respirar después del último sufrido, cuando más llena de confianza momentánea estaba, centenares de granadas que iluminan del cielo, pero no como el maná de la Biblia, la desengañaban.

Habilidad diabólica para causar, para atormentar, para enloquecer a la gente, para hacerla desistir de su resistencia, para doblegar su ánimo.

« Le lograrán ? Le dudo mucho. No se ha doblegado el ánimo de Madrid.

Cuando la población veía a los « pájaros siniestros » arrojar sus explosivos, las mujeres decían : « ¡ Destruid Madrid : construiremos en Nueva York ! »

Continuarán cebándose sobre nuestras ciudades los pájaros siniestros ? Es probable. Es probable que seguirán desgarrando la carne de los niños, haciendo volar tranvías cargados de gente, transformando en sangre y restos inclasificables grupos humanos...

Y yo maldigo la inteligencia humana ! Maldigo a todos los que a través de los siglos se esforzaron por encontrar el medio de volar en el aire, maldigo de los hermanos Wright y de Santos-Dumont, maldigo de Bleriot y de Laatham !

Y maldigo cuando lo veo al sol ; la serenidad de la noche, del buen tiempo, la brisa, y las estrellas, porque ellos son los estados propios de naturaleza gracias a los cuales los pájaros siniestros van como vampiros, a destruir ciudades y exterminar poblaciones.

Y maldigo la primavera a la que la maldad utiliza para sus fines !

Pienso en lo que sería una guerra europea o mundial hoy : y quisiera dormir, dormir, dormir, y no despertar más. O quisiera, como escribía Flaubert al declararse la guerra de 1870, « vivir entre los beduinos ».

De qué nos sirve tanto adelanto científico sin adelanto moral ? De qué nos sirve todo lo bello si el mal lo aprovecha para sus fines ?

Y es porque en España los nuestros luchan para la supremacía de ese concepto moral que, a pesar de mi desesperación, estoy con ellos. Es porque nada se soluciona con que yo me duerma para no despertar jamás, pues quedarán dos mil millones de seres, que comprendo la necesidad de ayudar a los que sufren del ataque de los pájaros siniestros, que tanto daño hacen a nuestra amada España.

En una palabra, S.I.A. da a la solidaridad, la máxima eficacia unificando y agrupando las iniciativas personales.

(De un manifiesto del Consejo español de la S.I.A.)

Federica Montseny.

Debemos hacer un esfuerzo desesperado para movilizar todo el apoyo de los antifascistas.

¡ ARMAS, ARMAS, ARMAS !

Ha llegado el momento de Jugar el todo por el todo.

Un gesto de los dockers ingleses

Los estibadores de Londres se han negado, a cargar, la semana pasada, los barcos que iban camino de España fascista.

Habíamos planteado en otra ocasión, después de un artículo de Bernardo Pou, el problema del boicot. Decíamos que, aunque necesario y admirable instrumento de lucha, era difícil poderlo organizar, teniendo en cuenta el retroceso social de la mayor parte de los trabajadores de las naciones democráticas.

Pero añadíamos que de todas maneras debían proseguir los esfuerzos para hacer todo cuanto podíamos.

Y llega la grata noticia de Inglaterra. Los estibadores ingleses se niegan a embarcar mercaderías para Francia.

Este gesto de los trabajadores ingleses, tiene un gran significado. Primeramente, por venir de una nación donde la acción directa es poco empleada. Segundo, porque, teniendo en cuenta la importancia internacional de la organización portuaria de ese

país, una tal actitud puede repercutir internacionalmente.

Ya al principio de la lucha, los estibadores de Bordeaux y de algún otro puerto francés hicieron gestos semejantes. Desgraciadamente no se supo llegar a un acuerdo internacional para universalizar esa acción.

Sería tiempo de hacerlo. La Federación Sindical Internacional tiene muchas fuerzas y puede hacer en este sentido una obra de enorme eficacia.

Pero añadíamos que de todas maneras debían proseguir los esfuerzos para hacer todo cuanto podíamos.

Y llega la grata noticia de Inglaterra. Los estibadores ingleses se niegan a embarcar mercaderías para Francia.

De todos modos, mientras tanto, saludemos con entusiasmo el gesto de los obreros portuarios ingleses, esperemos que ese gesto se reafirmará, se ampliará, ganará otras naciones.

Estibadores ingleses, ¡ gracias ! Gracias, y seguid, que la España antifascista necesita vuestro apoyo.

Hambre

Se ha cometido el error de disfrazar demasiado tiempo la verdad. Error proveniente de malas informaciones por un lado, de ilusiones por otro. Tej vez, también de un poco de amor propio.

Hay hambre en España. Es lo que sabíamos ya. Pero es lo que está exponiendo un periodista en unas crónicas publicadas en « Paris-Soir », crónicas escritas visiblemente con imparcialidad, lo confirma.

Nos dice, por ejemplo, como la población de Madrid vive sobre todo de bacalao salado. Bacalao importado desde luego de las naciones del norte, a precio de oro. Naturalmente, como esa población también otras cosas, pero muy pocas. « Hacer un puchero a la madrileña es hoy tan imposible como tocar la luna con las manos. »

La población de Madrid sufre al mismo tiempo del invierno. El mismo periodista nos explica que los radadores están totalmente fríos, y como la población debe tener guantes en las propias casas.

Habíamos encontrado en un pueblo (donde, a pesar de todo se come mejor que en las ciudades, pues se cría a los animales y se cultiva los cereales, las legumbres y la verdura), haber encontrado digo un poco de cordero, resulta un triunfo. Cuando pienso en el cordero que se puede encontrar aquí !

Por cierto, la población aguanta todo esto con resignación. « ¿ qué remedio le queda ? » diría algún escéptico. Pero yo digo que en muchas otras ocasiones, ha protestado, ha chillado, sin querer mirar las causas, movida únicamente por su deseo de comer mejor y de que la situación termine, sea como sea.

Lo hemos visto en otras guerras, de otros países. Nuestra población aguanta todo sin protesta. Se lleva a tener que cambiar con los automóviles que recorren las carreteras, jabón por huevos, ropa por medio kilo de carne. Hay para escribir muchas páginas que, esperemos, serán recogidas para la historia por otras plumas mejores que las mías.

Mientras tanto, el caso es procurar hacer disminuir esta hambruna ayudando a los que tan admirablemente se componen.

Salvador PLA.

Como trabaja la S.I.A. en España

REGALO DE UNA COLECTIVIDAD

La colectividad de Masanasa ha dado dos mil pesetas para la S.I.A.

Es un detalle. Pero hay muchas colectividades en España. Hay miles. Estas colectividades dan vivieres, legumbres, frutas para Madrid, para los frentes, para los más necesitados. Cargan camiones y los mandan al frente o a la capital de España. Y como si no bastara, entregan dinero cuando pueden.

Este espíritu de solidaridad es un ejemplo digno de imitar. ¡ No os parezca ?

Recortamos de « Praga Social »

UN FESTIVAL EN EL « FRONTON VALENCIANO » EN FAVOR DE S.I.A.

« El pasado jueves tuvo lugar un magnífico festival a beneficio de las víctimas de los bombardeos de la intransigencia fascista en nuestra ciudad. »

« Actuaron en el mismo destacados pelotaris el cuadro del Frontón Valenciano y revistiendo el mismo un feliz éxito económico y de público. »

« Tanto los pelotaris como los compañeros obreros del Frontón Valenciano, dado el fin altruista y humanitario, no escatimaron sacrificios para que el éxito fuera completo. La recaudación total Pro Victimas bombardeos, fué de 9.416 pesetas. »

« S.I.A. agradece al consejo obrero del Frontón Valenciano y demás compañeros, la colaboración prestada para tan magna obra. »

Notas desde España

RESULTADOS DE LA SEMANA DEL NIÑO

« Ya sabéis, por lo menos así lo supongo, que se organizó la Semana del niño. Es un poco tarde para ocuparse de los resultados, pero creo que de todos modos no será inútil insistir sobre su importancia. »

« Porque hace sólo poco tiempo que se pudo hacer un recuento, si no total, por lo menos suficiente para que se tuviese una idea de la amplitud de la obra que se relata en esa ocasión. »

« Me limitaré a Cataluña. En Zaragoza, se realizaron varias vallas. En Puig, en Ripoll, en Puigcerdà, en Reus, en Sabadell, en Terrassa, en Pins del Vallès, en Centelles, en Masnou, en Banyoles, en Villafranca del Panadés, en Villanueva y Geltrú, en Tarragona, en Hospitalet, en Lérida, en Argentona, en Scors, y en cien pueblos más, le celebró la Semana del Niño. »

« Además de los festivales, de las fiestas, se repartieron pan, golosinas (el pan se aprecia tanto como las golosinas), ropitas, juguetes, material escolar. »

« En Barcelona solamente se cele-

braron cincuenta festivales en los cuales los niños recibieron todas las atenciones que merecen. »

« Ahora, pensad que lo mismo se hizo en Levante, en Madrid, en Andalucía, en Extremadura... Y multiplicad todos esos actos que honran a nuestra institución. »

« Los chiquillos se han beneficiado de las atenciones que merecen. S. I. A. ha dado, en plena guerra, un ejemplo de humanidad, de sensibilidad honda. La ha dado a los que no hacen sino política, y especialmente a los fascistas, si es que esa gente es capaz de recibir lecciones de bien. »

« Porque mientras mandan sobre nuestras ciudades y nuestras aldeas sus aviones que vomitan sobre los tiernos cuerpos de las criaturas bombas y obuses, mientras no saben sino desgarrar su carne caliente, sus cuerpecitos tiernos, nosotros, a quienes se presenta como a hienas, como a lobos, como a chacales, como a tigres, cuidamos amorosamente a la infancia y le procuramos, dentro de lo que las circunstancias permiten, alegría, atenciones, salud y esperanza. »

ANTIFASCISTA.

L'UNION SACRÉE

par SÉBASTIEN FAURE

La semaine dernière, je t'ai longuement entretenu, ami lecteur, de l'état de putréfaction avancée qui ronge et peu à peu décompose la Russie soi-disant « soviétique ».

Il y a, de par le monde, bien d'autres foyers d'infection, bien qu'ils soient de nature différente.

Un peu partout, les victimes se multiplient, les cadavres s'amoncellent, les ruines s'entassent. Les charniers ne se comptent plus. L'air devient irrespirable.

Ami, éloignons-nous de ce spectacle affreux. Fuyons ces lieux de misère et d'angoisse, d'horreur, de dévastation et de mort.

Mettions-nous à la recherche, partons à la découverte d'un coin de terre aimable et reposant. En est-il un ? Le trouverons-nous ?

Halle ! En voici un. Enfin !

Ami lecteur, tu as hâte d'apprendre ce dont il s'agit. Je te vois étonnement curieux et attentif.

En bien ! Sache que le samedi 19 mars 1938 (soi-disant d'inscrire sur tes tablettes cette date désormais historique), à Levallois-Perret, rue Gide n° 45, dans un établissement où se dévouent aux besognes les saintes filles qu'on appelle « les Petites Soeurs des Pauvres », un certain Verdier, de son métier : archevêque de Paris et, de plus, cardinal, s'est rendu, en personne, afin de servir de ses propres mains, le déjeuner que cet asile offrait, ce jour-là, aux déshérités qu'il hospitalise.

Oui, mon vieux. Je précise : Mgr Verdier, archevêque de Paris, lui-même, en chair et en os.

C'est à n'y point croire. Et, pourtant, c'est la pure vérité.

• * •

On n'y parle que d'entente et de rapprochement, de réconciliation et d'accord, de douceur et de fraternité. C'est apaisant et délicieux.

Le coin de terre, c'est la France, notre belle, notre chère, notre douce France.

Ouvre les yeux et les oreilles. Regarde, compagnon, écoute.

C'est, d'abord, une admirable (?) croisade dont Lucien Descaves est le Pierre l'Ermite. Le cri de ralliement des Croisés, c'est : « La haine au pilori ! » Pour se reconnaître et donner l'exemple, les « Sans Haine » portent sur la poitrine l'insigne « S. H. ».

D'où vient la haine, à quelles sources elle s'alimente, les « S. H. » feignent de ne le point savoir et se défendent de le rechercher.

S'imaginent-ils qu'il suffit de vouer la haine au pilori et d'orner la boutonnierre de son veston d'un insigne pour que cesse la haine ? — Peut-être.

Toujours est-il qu'ils professent la haine de la haine et adjournent tous ceux qui aiment vraiment la France de ne plus se détester : « La haine au pilori ! »

C'est beau, c'est magnifique ; ça sent bon ; l'air charrie les plus doux parfums.

N'ai pas de raison de déclarer, à haute et intelligible voix, que dans notre belle, chère et douce France, coulent à pleins bords les sentiments les plus magnanimes et les plus prestigieux exemples de mansuétude, de bonté et de solidarité ?

J'aime à espérer, cher compagnon, que tu ne t'étonneras plus, à présent, que, à droite, à gauche et au centre, tous les partis politiques et toutes les organisations économiques dont les chefs se disputaient hier encore, l'honneur de se sacrifier aux intérêts sacrés de notre belle, chère et douce France, s'affirment aujourd'hui décidés à mettre fin à leurs querelles sacrées et à l'UNION NATIONALE !

A la vérité, il faut bien avouer que, si tous les partis proclament désirable et possible, nécessaire et urgente cette « Union Sacrée », chacun d'eux entend qu'elle ne se réalise qu'en son sein, à son profit et sous sa direction. Mais, à part et malgré ce léger détail, l'accord est fait : « Union nationale, sacrée et indissoluble ! »

Les chefs assurent qu'ils ont compris — ils y ont mis le temps, mais mieux vaut tard que jamais — et ils ont fait admettre par les pauvres bougres qui leur obéissent passivement, que « l'Union sacrée » s'impose, parce que, du naufrage où menace de sombre toute la civilisation actuelle, il faut sauver à tout prix le pavillon français et que cet indispensable sauvageau ne peut être assuré que par le rassemblement de tous les Français sous les plus du glorieux drapeau tricolore, une fois de plus et comme toujours, l'emblème immortel du droit, de la justice, du progrès, de la paix et de la liberté.

• * •

Ami, que penses-tu, que dis-tu de cet appel unanime à « l'Union sacrée ? »

« Que vas-tu faire, cher compagnon ? Vas-tu suivre la foule ?

Vas-tu t'en écarter ?

L'heure est décisive. Donne-toi le temps de réfléchir. Interroge ta conscience.

Prends position et agis.

SEBASTIEN FAURE.

Qu'attend-on pour faire l'Union Nationale ?

En dépit des manœuvres et des tergiversations, l'Union Nationale est mûre. Elle ne peut pas ne pas se réaliser à bref délai. Peu importe la « personnalité » qu'on charge de l'opération. Peu importe même les conditions techniques du rassemblement. Les communistes en se sont absents et voudront-ils se contenir d'un soutien plus ou moins discret ? Leur présence dans un ministère semble difficile, voire impossible si l'on veut rassurer les capitaines. Mais tout cela, répétions-le, ne présente qu'un intérêt secondaire de tactique. Le fait essentiel, c'est la volonté d'union affirmée de l'extrême-droite à l'extrême-gauche. La seule force qui est pu s'y opposer, celle du prolétariat, s'est inclinée devant la nécessité ou ce qu'on présente comme telle. Loin de bousculer la formation nouvelle, les partis de gauche semblent même la réclamer avec plus d'insistance que ceux de droite. Singulier paradoxe, on l'avouera, et qui ne s'expliquerait pas si l'on ne discernait ici et là des arrêts-pensées redoutables.

L'union nationale ne prend son sens que si l'on définit ses buts. Par elle-même elle est sans aucune signification et l'on peut même dire que chacun y répugne dans son for intérieur et en sent l'équivoque. On la réalise à son corps défendant et pour atteindre certains objectifs, qui ne sont pas nécessairement communs même lorsque les moyens le sont. Les ouvriers qui partirent en 1914 n'abandonnent point leur idéal pacifique et humanitaire ; ils restaient internationalistes à leur façon quand ils prétendaient abolir le militarisme prussien. Mais leurs matières avaient d'autres visées et alors même qu'ils adoptaient, pour les besoins de la cause, le même jargon idéologique, ils songeaient à la rive gauche du Rhin, aux colonies allemandes, aux profits impérialistes que leur cupidité supputait. On peut prédire le même sort à l'Union sacrée qui se réalisera demain. Ce serait le même jeu de dupes. La seule différence est dans la complicité apportée par l'existence du parti communiste. Le rôle de ce dernier est difficile. D'une part, et depuis la célèbre déclaration de Staline, il doit appuyer l'impérialisme français, mais, d'autre part, ce concours ne saurait être que conditionnel. Avant tout, il s'agit de soutenir la politique extérieure de l'Etat Russe et, en particulier, sa politique allemande. D'où les limites de sa collaboration essentiellement occasionnelle.

La position des partis de droite n'est évidemment pas la même. Les destinées de la Russie les laissent parfaitement insensibles. Par contre, ils seraient heureux de pouvoir compter, le cas échéant, et en dépit de ce qu'eût été la telle collaboration peut avoir d'aleatoire, sur les avions, les tanks et les canons russes. Contre qui ? Contre l'Allemagne, évidemment, puisque l'Allemagne demeure, en dépit des traités, l'ennemi héréditaire et principal. Cette communauté d'ennemi peut évidemment devenir le ciment de la nouvelle alliance. Elle ne dispense pas des méfiances réiproques. C'est l'éternelle histoire de Bertrand et de Raton. Qui mangera les marlans ? La droite voudrait pouvoir bénéficier du crédit que possèdent — c'est incontestable — les communistes auprès des masses ouvrières, sans payer trop cher cet effet indispensible.

Or, le prix qu'en exige Thorez, nous voulons dire Staline, paraît exorbitant. Il ne s'agit de rien de moins que d'intervenir militairement en Espagne et de garantir, même sans l'appui de l'Angleterre, l'intégrité de la Tchécoslovaquie contre une agression allemande. Tel est le marché. Il s'accompagne de considérations sentimentales dont on peut bien dire qu'elles n'ont rien à voir en l'affaire. Ce ne sont pas les enfants et les femmes de Barcelone, lâchement assassinés par Franco, ce ne sont pas les institutions démocratiques tchécoslovaques qui sont ici déterminantes. La politique de Staline, moins que toute autre, ne se règle pas sur de pareils entraînements petits-bourgeois. Ce qui importe en l'occurrence, c'est leur pensée, montre les difficultés de constituer un ministère d'Union Nationale, moins sa participation communiste.

Mais ces difficultés — M. Marcel Déat parle même d'impossibilités — ne sauraient tenir longtemps devant les exigences de « l'Opinion publique » de plus en plus impatiente de voir se réaliser l'union sacrée. « Qu'attend-on pour faire l'Union sacrée ? » demande le Petit Parisien dans un vibrant appel de son rédacteur en chef. Tous les journaux sont à la même température. On peut prévoir le moment où tout barrage du bon sens sera emporté.

2° Les capitalistes, les banquiers faisant de la spéculation.

3° Ceux qui exportent des capitaux et qui emploient des moyens multiples et divers, dont nous ne pouvons, faute de place, donner que quelques exemples. D'abord l'achat de lingots d'or de devises les transporter à Londres ou ailleurs, se faire ouvrir un compte dans une banque étrangère, y adresser des chèques en francs, même sur une banque française.

Porter à une banque étrangère des titres, en se faisant ouvrir un compte de dépôt, faire vendre les titres, avoir un carnet de chèques en livres ou dollars, pour pouvoir vendre en France des livres et des dollars.

Faire virer de leurs comptes en France des sommes à leurs comptes à l'étranger, donner ces banques étrangères l'ordre d'acheter des titres étrangers, en mettre les coupons au crédit de leur compte et avoir ainsi des capitaux et des rentes qui échappent au fisc français, en avoir la libre disposition à l'aide d'un carnet de chèques, ou aller sur place, comme un touriste.

Les propriétaires font partie de cette catégorie.

4° Les exportateurs, qui donnent des ordres à leurs clients étrangers pour que ceux-ci versent ce qu'ils leur doivent à un compte dans une banque étrangère et se constituent ainsi un avoir à l'étranger.

LE TERRIEN.

(A suivre.)

Voir « Libétaire », 6, 13, 20 janvier, 24 fevrier et 3 mars.

LASHORTES.

POUR NOTRE ORGANE D'USINE

Réunion de tous les camarades anarchistes le samedi 26 mars, à 3 heures précises, au « Libétaire ». Présence indispensable des camarades de la métallurgie, des transports et du bâtiment.

Jeunesse A anarchiste C communiste

Mourir pour la patrie !

Les derniers événements de politique internationale ont donné l'occasion à nos patriotes de toutes tendances de déclarer la France « en danger ».

Tous les moyens leur sont bons : journaux, affiches, meetings. Ils ne laissent échapper aucun moyen de publicité pour défendre la cause nationale.

La c'est Doriot qui est pour l'union nationale antimarxiste, plus loin c'est Jean Charles Legrand qui, autorité s'élant, institue chef du Front de la Jeunesse, demande l'union nationale sans juifs.

Tous les organisations presque aussi fantômes font entendre de même un cri d'angoisse, l'« Action française » décide sans détour : la patrie en danger, la confédération générale ouvrière cherche et propose un sauveur : Pétain, le militaire Pétain, afin que tout le monde soit mis au courant dans son lit.

Il faut malheureusement constater que les jeunes ouvriers, comme les jeunes bourgeois, sont nettement persuadés qu'ils vont se faire pour une juste cause. La patrie, la France, la nation, c'est sacré, il ne faut pas t'ouvrir.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Pourtant, tous ces exaltés sont incapables de nous expliquer ce qu'est la patrie, quelle fierté particulière peuvent-ils avoir d'être plus accueillie de ce côté-ci ou de l'autre côté des frontières artificielles qui nous séparent des autres peuples ?

Dans tous ces appels à l'union entre Français nous constatons des accords flagrants :

Doriot ne veut pas s'allier aux marxistes comme si ces derniers n'étaient pas aussi valeureux soldats que ses nantis ! L'ancien avocat J. G. Legrand refuse quant à lui l'union avec les juifs qui, pourtant, habillés de l'uniforme bleu horizon ou kaki, ne déparent pas les collections de soldats bons pour la prochaine démolition.

Dans tous ces appels à l'union entre Français nous constatons des accords flagrants :

Doriot ne veut pas s'allier aux marxistes comme si ces derniers n'étaient pas aussi valeureux soldats que ses nantis ! L'ancien avocat J. G. Legrand refuse quant à lui l'union avec les juifs qui, pourtant, habillés de l'uniforme bleu horizon ou kaki, ne déparent pas les collections de soldats bons pour la prochaine démolition.

Tout le monde veut l'union, mais chacun ait son intérêt.

Il faut malheureusement constater que les jeunes ouvriers, comme les jeunes bourgeois, sont nettement persuadés qu'ils vont se faire pour une juste cause. La patrie, la France, la nation, c'est sacré, il ne faut pas t'ouvrir.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Pourtant, tous ces exaltés sont incapables de nous expliquer ce qu'est la patrie, quelle fierté particulière peuvent-ils avoir d'être plus accueillie de ce côté-ci ou de l'autre côté des frontières artificielles qui nous séparent des autres peuples ?

Quel est le jeune travailleur qui serait prêt à mourir pour la Patrie ?

Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Ils sont ainsi persuadés que la mort pour eux est plus belle que pour le pauvre général qui a l'âge de quatre-vingt-dix ans, par exemple.

Il faut malheureusement constater que les jeunes ouvriers, comme les jeunes bourgeois, sont nettement persuadés qu'ils vont se faire pour une juste cause. La patrie, la France, la nation, c'est sacré, il ne faut pas t'ouvrir.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou les fascismes.

Il suffira donc d'un mot d'ordre commun, pour demain, la fleur au fusil, aux cris de « Vive la France », les travailleurs se dévoueront corps et âme dans la bagarre des démolitions contre le ou

PARIS-BANLIEUE

PARIS-5^e

Vendredi soir eut lieu dans le 5^e arrondissement une grande manifestation communiste. Ils étaient au plus 150 pour réclamer l'ouverture de la frontière d'Espagne, la retraite des vieux, l'augmentation de l'indemnité de chômage. Pas un mot pour le « boulot »; toujours les mêmes arguments, alors qu'ils sont incapables de rien imposer. Mais comme leur bravoure est toujours à toute épreuve, cette grande manifestation était suivie d'une ou deux équipes de colliers d'affiches qui, profitant de la circonstance, arrachaient celles de notre meeting. Il y a assez longtemps que cela dure, nous vous prévenons: messieurs les nacos, qu'il faut que cette comédie cesse, ou nous nous servirons de tous les moyens dont nous disposons, y compris la chaussette à clous.

A bon entendeur, salut. Le Groupe.

PARIS-20^e

Le Front populaire est le... pain ? Hier, un scandale eut lieu au 23, rue des Lyonnais. Il s'agissait du ménage Bonnet, celui-ci était menacé d'expulsion. Les camarades chômeurs du 20^e furent prévenus et descendirent en bloc pour empêcher l'expulsion. Lorsque nous pénétrâmes dans le logement des époux Bonnet, nous vimes un véritable taudis, la porte d'entrée ne fermait pas, le plancher était défoncé, les murs étaient dégradés; de plafond, l'eau suintait chaque fois que le localatice du dessus lâvait son plancher; les w.c. et une manche d'égoût accrochés au mur du logement dégagéaient une odeur infecte. A noter que les époux Bonnet ont déjà prévenu la salubrité et que le logement est reconnu malsain. Deux piéces de 3 m. 50 sur 3 m. 50 où vivent en commun 5 personnes. Deux de leurs enfants sont morts; un bambin de neuf mois et une fille de deux mois. Est-il possible qu'en ce siècle de soi-disant progrès un spectacle aussi répugnant puisse exister ? Quand donc l'ouvrier comprendra-t-il ? Raoul.

CARRIERES-SUR-SEINE

FETE DU S. U. B.

Numéros gagnants de la loterie

2859 1474 1342 525 1452 42 620 405 2860 2866
1888 2811 777 1148 1136 751 1027 1128 2212 2046
2741 164 1558 2942 2061 3623 2154 126 2815 2753
579 361

CHAMPIGNY

Vendredi 11 mars, le groupe libertaire organisa une réunion publique. Un bon auditoire avait répondu à son appel malgré le lâcher des affiches par les nacos et par M. l'abbé de la Cité. Nous engagons d'ailleurs charitairement ce dernier à se tenir tranquille.

Réunion intéressante par son calme et sa dignité, chacun pouvant développer sa pensée en toute liberté. Ceci changeait du spectacle auquel il avait été donné d'assister lors des réunions tenues par les « grands partis ».

Un camarade posa une question relative à la position des anarchistes en face de la guerre qui vient. La soirée étant avancée, il lui fut répondre succinctement. Aussi les copains du groupe se proposent-ils de se réunir à nouveau le dimanche 27 mars, à 9 heures. Salle Ferré, 5, route de Villeneuve, afin de s'en expliquer plus longuement, et évidemment tous ceux que la question intéresse, et plus particulièrement les camarades anarchistes, syndicalistes et pacifistes de toutes nuances à venir prendre part à ce débat.

Permanence tous les dimanches, de 10 à 12 heures.

LES LILAS V.A. ET J.A.C.

Reunion mercredi 30 mars, à 21 heures précises, 10, rue de la République.

ORLY

Une municipalité rouge très croyante par la main tendue

Les terrassiers ayant voulu faire quelques objections ils ont été priés de se tenir tranquilles, la commune ayant d'autres travaux plus avantageux à leur faire exécuter d'ici peu. Bien renseigné, on peut dire que cela n'existe pas.

Si le Conseil municipal ne respecte pas les contrats, on a perdu la mémoire, l'on pourra être, lui rafraîchir.

La situation résulte d'une politique spéciale. Il fut un temps où les curés n'étaient pas bons, même à mettre sous cent pieds de tous, les nacos avaient juré de les exterminer tous, pour être d'accord avec les paroles de Lénine « la religion, c'est l'opium du peuple et le cancer de l'humanité ». Mais les temps ont changé et il est soi-disant de bonne politique de faire venir les curés au parti, pour l'union sacrée (du sabre et du goupillon).

A Orly, on n'a trouvé rien de mieux que de donner le Gymnase aux Jocistes. Quelle drôle de contradiction, une croix sur la scène et des drapeaux rouges dans la salle. Où est le temps où Monseigneur Thorez, il y a deux ans refusaient à J.O., et au nom du parti, toutes les salles aux curés.

Mais il ne faut pas se frapper, les communistes ne sont plus une bessote, près après la bibliothèque pour le repos de Noël aux Jocistes, le Gymnase pour les mêmes. Nous verrons bien événements présents. — Pour le groupe : Lavau.

STAINS

Gros émoi ces jours derniers dans notre localité, qui n'est cependant pas à un scandale près. M. Drot, le secrétaire de la Section socialiste est passé au P.P.F., avec Doriot. C'est là une des multiples conversations exploitées, cela va de soi, pour les nacos.

Le mal n'est pas grave, camarades socialistes, puisque nous savions qu'il n'avait plus sa Section derrière lui; au contraire, il vous débarasse.

Pour ce qui des nacos, le nombre des corruptibles et des corrompus est beaucoup plus grand encore chez eux.

Nous, les libertaires de Stains, nous ne sommes point surpris, au contraire. Et nous disons à nos amis socialistes que tant qu'il y aura des politiciens et des arrivistes, il y aura des individus à vendre, donc à acheter, et tant que les individus remettent leurs pouvoirs entre les mains de ces politiciens — que qu'ils soient — il y aura danger d'être trahis.

Ce sont surtout ces raisons qui nous séparent et nous ne nous contentons pas de dire :

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », mais nous voulons autant que cela nous est possible, le mettre en pratique.

Si les travailleurs de ce pays n'avaient compréhension que sur eux-mêmes en juin 1936, au lieu de remettre leurs pouvoirs aux marionnettes du Front populaire, les Doriot et autres seraient dans l'impossibilité de recruter parmi les mécontents ou les gourmands. — Le Groupe libertaire.

VOIX DE PROVINCE

ALES

Dans notre localité, 40 « Libertaire » sont vendus toutes les semaines. En supposant que 10 numéros soient achetés par des adversaires, il reste environ 30 lecteurs qui sont des nacos ou tout au moins des sympathisants. Nous leur demandons d'assister aux réunions de notre groupe. Les événements présents nécessitent notre union et notre action.

Un pressant appel est fait à tous les camarades libertaires et sympathisants pour qu'ils assistent à la réunion générale du vendredi premier avril, à 21 heures, 41, rue Fabrière, où nous discuterons des moyens de lutte appropriés aux événements présents. — Pour le groupe, Lavau.

AMIENS

La carence du régime actuel

Lea Lucien, instituteur de l'Ecole laïque de garçons du quartier de Châteaudun, vient de mourir à l'âge de 28 ans. Depuis de nombreuses années, il était malheureusement tuberculeux.

Membre du Syndicat des Instituteurs, CGT, il s'était affirmé fervent laïque et en juin 1935, il faisait une conférence sur Victor-Hugo, à la Bourse du Travail d'Amiens, sous les auspices de l'Union locale des syndicats confédérés. Néanmoins, les obsèques religieuses ont eu lieu samedi 19 mars, en l'église Jeanne-d'Arc, sa paroisse. Il fut 11 heures, un défilé grotesque composé d'un suisse de 7 enfants de chœur, de 7 chanteurs et curés, suivis des élèves de sa classe, des membres de la famille et de la fine fleur du corps enseignant se rendit de la maison mortuaire à l'église, qui était, en la circonstance pavée et ornée.

Jusqu'à présent, nous n'avons jamais vu un instituteur d'une école libre être enterré civilement, alors que nous assistons très souvent à des obsèques religieuses d'instituteurs de la laïcité.

L'argent que verse le régime actuel dit laïque sera donc à alimenter les organisations cléricales et les partisans du Front populaire osent encore appeler la France : République laïque, défoncé, les murs étaient dégradés; de plafond, l'eau suintait chaque fois que le localatice du dessus lâvait son plancher; les w.c. et une manche d'égoût accrochés au mur du logement dégagéaient une odeur infecte. A noter que les époux Bonnet ont déjà prévenu la salubrité et que le logement est reconnu malsain. Deux piéces de 3 m. 50 sur 3 m. 50 où vivent en commun 5 personnes. Deux de leurs enfants sont morts; un bambin de neuf mois et une fille de deux mois. Est-il possible qu'en ce siècle de soi-disant progrès un spectacle aussi répugnant puisse exister ? Quand donc l'ouvrier comprendra-t-il ? Raoul.

DIJON

Aux Anarchistes
Aux Anti-Militaristes
Aux Révolutionnaires.

« L'Eveil Anarchiste » organise pour les premiers jours d'avril, une assemblée qui étudiera la question antimilitariste et d'où sortira une lutte d'ensemble de tous les groupes contre la guerre. L'idée est lancée; que tous les groupes environnants qui estiment l'instant venu se mettent en relation avec nous et décident.

A Besançon, un beau et jeune groupe a déjà répondu présent, de nombreuses individualités sont venues nous rejoindre pour organiser la lutte qui se prépare.

Que tous les groupes, les isolés répondent; nous sommes de ceux qui ne cèdent pas, prouvons-le.

Toutes les semaines, le groupe organise des causeries contradictoires. — Mathis.

MARSEILLE

Dimanche 27 mars 1938, à 14 heures dans les Salons Saint-Jacques

4, r. St-Jacques (à la hauteur du 124, r. de Rome Grande matinée artistique au profit des Petits Orphelins d'Espagne)

(Le bénéfice sera remis intégralement au Comité pour la défense des orphelins espagnols à Paris).

Première partie

1. Sextuor classique; 2. Fil Grand, chanteur fantaisiste; 3. Jeannine Dux, danseuse fantaisiste; 4. La Petite Nine, prodige; 5. Ray-Ber, ténor léger; 6. Anita Zield, violoncelliste; 7. Dranob, presidigitateur-illusioniste; 8. RILDE, l'épigmique, dans ses transformations; 9. Allocation par le camarade Lobry; 10. Piano. Airs du Folklore Espagnol.

Deuxième partie

1. Sextuor classique; 2. Fil Grand, chanteur fantaisiste; 3. Jeannine Dux, danseuse fantaisiste; 4. La Petite Nine, prodige; 5. Ray-Ber, ténor léger; 6. Anita Zield, violoncelliste; 7. Dranob, presidigitateur-illusioniste; 8. RILDE, l'épigmique, dans ses transformations; 9. Allocation par le camarade Lobry; 10. Piano. Airs du Folklore Espagnol.

Audiogramme

1. La Guerre est à nos portes

Orateurs : Frémont, Barzangette, Vintrigner.

Marseille

Dimanche 27 mars 1938, à 14 heures dans les Salons Saint-Jacques

4, r. St-Jacques (à la hauteur du 124, r. de Rome Grande matinée artistique au profit des Petits Orphelins d'Espagne)

(Le bénéfice sera remis intégralement au Comité pour la défense des orphelins espagnols à Paris).

Première partie

1. Sextuor classique; 2. Fil Grand, chanteur fantaisiste; 3. Jeannine Dux, danseuse fantaisiste; 4. La Petite Nine, prodige; 5. Ray-Ber, ténor léger; 6. Anita Zield, violoncelliste; 7. Dranob, presidigitateur-illusioniste; 8. RILDE, l'épigmique, dans ses transformations; 9. Allocation par le camarade Lobry; 10. Piano. Airs du Folklore Espagnol.

Audiogramme

1. La Guerre est à nos portes

Orateurs : Barzangette, Raoul, Frémont.

Suresnes

Dimanche 27 mars 1938, à 14 heures dans les Salons Saint-Jacques

4, r. St-Jacques (à la hauteur du 124, r. de Rome Grande matinée artistique au profit des Petits Orphelins d'Espagne)

(Le bénéfice sera remis intégralement au Comité pour la défense des orphelins espagnols à Paris).

Première partie

1. Sextuor classique; 2. Fil Grand, chanteur fantaisiste; 3. Jeannine Dux, danseuse fantaisiste; 4. La Petite Nine, prodige; 5. Ray-Ber, ténor léger; 6. Anita Zield, violoncelliste; 7. Dranob, presidigitateur-illusioniste; 8. RILDE, l'épigmique, dans ses transformations; 9. Allocation par le camarade Lobry; 10. Piano. Airs du Folklore Espagnol.

Audiogramme

1. La Guerre est à nos portes

Orateurs : Barzangette, Norel, Pato, Frémont.

Colombes

Dimanche 27 mars 1938, à 14 heures dans les Salons Saint-Jacques

4, r. St-Jacques (à la hauteur du 124, r. de Rome Grande matinée artistique au profit des Petits Orphelins d'Espagne)

(Le bénéfice sera remis intégralement au Comité pour la défense des orphelins espagnols à Paris).

Première partie

1. Sextuor classique; 2. Fil Grand, chanteur fantaisiste; 3. Jeannine Dux, danseuse fantaisiste; 4. La Petite Nine, prodige; 5. Ray-Ber, ténor léger; 6. Anita Zield, violoncelliste; 7. Dranob, presidigitateur-illusioniste; 8. RILDE, l'épigmique, dans ses transformations; 9. Allocation par le camarade Lobry; 10. Piano. Airs du Folklore Espagnol.

Audiogramme

1. La Guerre est à nos portes

Orateurs : Barzangette, Norel, Pato, Frémont.

Jean MARESTAN

Dimanche 27 mars 1938, à 14 heures dans les Salons Saint-Jacques

4, r. St-Jacques (à la hauteur du 124, r. de Rome Grande matinée artistique au profit des Petits Orphelins d'Espagne)

(Le bénéfice sera remis intégralement au Comité pour la défense des orphelins espagnols à Paris).

Première partie

1. Sextuor classique; 2. Fil Grand, chanteur fantaisiste; 3. Jeannine Dux, danseuse fantaisiste; 4. La Petite Nine, prodige; 5. Ray-Ber, ténor léger; 6. Anita Zield, violoncelliste; 7. Dranob, presidigitateur-illusioniste; 8. RILDE, l'épigmique, dans ses transformations; 9. Allocation par le camarade Lobry; 10. Piano. Airs du Folklore Espagnol.

Audiogramme

1. La Guerre est à nos portes

Orateurs : Barzangette, Norel, Pato, Frémont.

L'ÉDUCATION SEXUELLE

Edition revue, augmentée de chapitres nouveaux

En vente au Libraire : 15 fr.

Franco : 16 fr. 50.

Audiogramme

1. La Guerre est à nos portes

Orateurs : Barzangette, Norel, Pato, Frémont.

Jean MARESTAN

Dimanche 27 mars 1938, à 14 heures dans les Salons Saint-Jacques

4, r. St-Jacques (à la hauteur du 124, r. de Rome Grande matinée artistique au profit des Petits Orphelins d'Espagne)

(Le bénéfice sera remis intégralement au Comité pour la défense des orphelins espagnols à Paris).

Première partie</div

Les syndicats ouvriers sont disposés à faire des sacrifices pour intensifier la production dans l'industrie de guerre.

(Les journaux.)

A quand la première réunion commune du Comité des Forges et de la C. G. T. ?

le libertaire syndicaliste

Les " Réalisateur "s

Un document bien étrange vient d'être pondé par les dirigeants du syndicat le plus important de la région parisienne. Bien qu'il soit parti dans la plupart des journaux nous le mettrons néanmoins sous les yeux des lecteurs du Lib. Il en vaut la peine.

Le bureau du syndicat des métaux de la région parisienne, désireux de mettre à exécution, sans retard, les mesures envisagées en vue d'accélérer la production destinée à la défense nationale, et soucieux de la défense de la paix, décide de soumettre aux travailleurs de l'aviation les propositions suivantes qu'il adresse au ministère de la défense nationale :

1. Assurer la tranquillité des esprits en si-
gant sans retard la convention collective de l'aviation ;

2. Déterminer les entreprises qui peuvent immédiatement procéder à des fabrications massives d'avions ;

3. Compléter les équipes de ces entreprises et, si possible, les doubler, en mutant ou embauchant le personnel nécessaire ;

4. Passer à ces entreprises des commandes en vue d'assurer une production ininterrompue ;

5. Prendre sans délai les mesures qui s'imposent pour empêcher le sabotage de la production et mettre toutes les usines en mesure de produire à plein ;

6. Ces conditions réalisées, les ouvriers de ces entreprises prendront l'engagement de travailler autant qu'il le faudra pour la défense nationale.

En plus, ils sont prêts à faire gratuitement une heure de travail par jour pour l'armée républicaine espagnole, qui défend la paix et la sécurité de la France.

Voici donc un syndicat puissant. Puissant par

le nombre de ses adhérents et par leur combati-
vité. Puissant parce qu'il est celui vers qui se tournent les regards de toute la classe ouvrière, qui souvent, attend pour décider de son action, que le syndicat des métaux de la R. P. ait défini son attitude.

Ce syndicat, fort de sa puissance personnelle, et d'ascendant moral qu'il exerce sur beaucoup d'organisations plus faibles, aurait pu imprimer au syndicalisme tout entier une ligne d'action véritablement syndicaliste. Il aurait pu entraîner les masses dans une lutte efficace contre la vie chère, contre l'arbitraire patronal et gouvernemental, contre la guerre qui vient. Il aurait pu lutter pour le peuple espagnol.

Mais pour cela, il aurait fallu que les dirigeants du syndicat des métaux ne soient pas inféodés à un pacte politique, dont les chefs n'ont qu'un but : réaliser, (tel que le réclamaient Dérouté) l'union de la nation française autour du drapeau (tricolore bien entendu).

ET C'EST POURQUOI NOUS ASSISTONS A CE SPECTACLE QUELQUE PEU EFFARANT : DES DIRIGEANTS SYNDICIAUX RECLAMANT LA COURSE AUX ARMEMENTS, PRÉTENDANT QUE POUR ÉVITER LA GUERRE IL FAUT ARMER JUSQU'A SATURATION, ET DECLARANT QUE LES OUVRIERS SONT PRÉTS A TRAVAILLER TANT QU'IL LE FAUDRA POUR LA DEFENSE NATIONALE. Inutile de dire qu'on a oublié de consulter les ouvriers, car, lorsqu'on les consulte le son de cloche n'est pas le même.

Mais le plus fort, c'est la proposition « d'une heure de travail par jour pour l'armée république espagnole qui défend la sécurité de la France ». Tout le monde a compris. CETTE PROPOSITION N'EST INSÉRÉE ICI QUE POUR FAIRE ACCEPTER TOUT LE RESTE. Elle est d'abord irréalisable. On ne voit pas très bien le patronat laissant ses usines une heure par jour à la dispo-

sition des ouvriers pour qu'ils puissent fabriquer du matériel pour l'Espagne.

Non seulement, cette proposition est inapplicable matériellement, mais les ouvriers n'en veulent pas dans les termes où elle est conçue. Nous nous refusons à considérer le peuple espagnol luttant contre le fascisme, comme une avant-garde de l'armée française.

La classe ouvrière est prête à faire tous les sacrifices pour les camarades d'Espagne.

Il y a longtemps que nous avons demandé l'aide directe du peuple français, de la classe ouvrière internationale, en faveur du peuple espagnol, de la classe ouvrière d'Espagne.

Nous avons demandé cette aide directe, sans lutter pour la sécurité de la France. Nous nous refusons à participer aux luttes qui vont opposer des nations unies, à d'autres nations. Union des nations, union des Français ? Nous avons déjà entendu cela en 1914. Nous savons où cela nous mené. Mais au moins les dirigeants d'aujourd'hui attendent — pour traîner la classe ouvrière — que la guerre fut un fait accompli. Maintenant ils prennent les devants. Grâce à eux, les quarante heures ne seront bientôt plus qu'un heureux souvenir. Grâce à eux les usines travaillant pour la guerre (ou la défense nationale) vont travailler à plein pour fabriquer un matériel qu'il faudra bien — un jour ou l'autre — utiliser.

Peut-être ce jour-là, se féliciteront-ils d'être enfin parvenus à résorber le chômage et à donner une retraite sinon aux vieux, du moins aux morts.

CAM.

Et c'est alors qu'interviennent les intellectuels : « Pauvres tous, disent-ils aux ouvriers, qui vous, sans connaissances économiques, philosophiques, bref, sans théorie révolutionnaire, faire la révolution ; votre révolution, ce sera une jacquerie ! » Et chacun d'eux, devant les prolétaires administratifs, d'exposer sa petite recette infinie, laquelle n'a, d'ailleurs qu'un léger inconvénient : c'est d'être presque toujours en contradiction avec celle du voisin.

Comment se fait-il que ces « capacités », se targuant de posséder la science infuse, la formule magique, la pierre philosophale, le socialisme scientifique, en un mot, n'ont jamais été fâchus de se mettre d'accord sur les points les plus évidents de leurs doctrines ?

Cela nous rappelle une controverse qui eut lieu il y a quelques années à propos d'un ouvrage de Rosa Luxembourg, résumé et commenté par L. Laurat : L'accumulation du capital. L'auteur y soutenait cette thèse que le capitalisme, pour réaliser en numéros la plus-value extorquée aux travailleurs, et que ceux-ci, bien entendu, ne pouvaient racheter, avait besoin qu'il existât, à côté des classes composant la société capitaliste, des groupes non capitalistes : paysans, petits bourgeois, peuples coloniaux, pour lui permettre de réaliser « son profit ». Les patrons capitalistes luttent pour assurer la possession des pays non capitalistes : Chine, Indes, Amérique du Sud, etc. ; c'est l'imperialisme. Mais d'autre part, la prolétarisation des populations non capitalistes aurait pour résultat de réduire le marché et le régime capitaliste, incapable de vivre sur lui-même, s'écorcherait dans une immense catastrophe. Cette théorie paraît donc avoir surtout pour but de prouver le mythe marxiste de la catastrophe finale. Toute l'Évolution sociale serait soumise à un fatalisme monstrueux, contre lequel toute révolte se sentirait vouée à l'échec.

Parti de ces prémisses, le marxisme a vu dès de développer dans son sein deux tendances : selon les uns, la catastrophique sera si proche que le prolétariat ignorait n'aurait pas la possibilité de se préparer à recueillir l'héritage du capitalisme ; et la révolution doit donc être dirigée par une équipe consciente d'intellectuels.

D'après les autres, le capitalisme serait encore loin d'avoir épuisé toutes ses possibilités ; il aurait encore longtemps à vivre. Et comme toute révolte contre la fatalité historique est vainne, les ouvriers doivent prendre leur mal en patience, s'accommoder tant bien que mal de l'état de choses présent, et, bien entendu, voter pour les candidats de parti.

Robert Louzon, dans la Révolution prolétarienne, répond à Laurat dans un article où il exposait que le capitalisme pouvait fort bien se développer sur lui-même, les différents capitalistes échangeant entre eux, avec très peu de difficulté, leur plus-value respective. D'après lui, il n'aurait donc aucune perspective de catastrophe fatale, et, si les prolétaires ne se déridaient pas à agir pour se libérer eux-mêmes, ils se condamnaient à l'esclavage à perpétuité.

Peu importe de savoir laquelle de ces théories est vraie. Ce serait perdre son temps. La personne du théoricien présente beaucoup plus d'intérêt. R. Luxembourg, par son origine marxiste, était nécessairement amené à n'importe l'utilité de la théorie syndicale. Sa théorie est la négation du syndicalisme. Au contraire, le syndicaliste Robert Louzon ne pouvait imaginer une classe ouvrière passive et résignée. Vraie ou fausse, sa théorie concut invinciblement à l'inutilité des théories. Le prolétariat ne se libérait que par une action volontaire, subjective, intelligente, sans attendre une catastrophe hypothétique. Le syndicalisme est une école de courage, une morale de l'action.

Et si le syndicalisme est une pratique sans théorie, ce n'est pas cela qui préoccupe beaucoup les syndicalistes révolutionnaires. Ce qui les intéresse infiniment plus, c'est que, avec l'arbitraire obligatoire, la collaboration gouvernementale et les trahisons de ses dirigeants, le syndicalisme est en passe de devenir une théorie sans pratique.

C'est alors que nos descendants pourront dire : L'émancipation des travailleurs syndiqués a été l'œuvre des travailleurs syndicalistes eux-mêmes.

Notre pacifisme

Les affiliés aux partis prolétariens nous reprochent notre pacifisme actuel.

« Vous ne fournissez pas, disent-ils, les moyens pratiques d'empêcher la guerre qui rôde présentement aux frontières du pays ».

Nous pensons leur répondre tout de go, que nous ne sommes pour rien dans le catastrophisme qui se prépare. Les véritables responsables sont les leaders des partis et les chefs de la C.G.T.

Jamais ces hommes n'ont agi franchement pour empêcher la guerre, parce que jamais ils n'ont cherché à détruire la véritable cause des conflits bellicistes, nous avons nommé : le capitalisme.

N'est-ce pas l'un d'eux qui a lancé la célèbre formule : « Le capitalisme porte la guerre en son sein comme la ruée porte l'orage ».

Belle et vivante formule que nous agissons, nous syndicalistes intégraux, plus que jamais, pour illustrer notre mot d'ordre : « Pour combattre la guerre, il faut faire la révolution prolétarienne ».

Nous ne le répéterons jamais assez : tant que les régimes bourgeois vivront, les travailleurs auront la menace de la guerre suspendue sur leurs têtes.

Mais le gros du prolétariat a perdu tout potentiel révolutionnaire à la remorque de ses chefs politiques qui ont délibérément abandonné l'essentiel de leurs doctrines pour s'adapter au climat bourgeois.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si les Blum, les Thorez et autres, emploient contre la guerre les mêmes moyens que les bourgeois salmiste, c'est-à-dire un rajeunissement de la Marceillaise et de l'idée de Patrie et un surarmement monstrueux.

Tout comme en 1914.

Mais alors qu'il y a vingt-quatre ans on partait d'une lutte pour le Droit et la Civilisation, maintenant on nous engage à sortir nos bottes guerrières pour écraser le fascisme.

Comme si partout dans le monde le prolétariat ne végète on ne souffre sous le signe de la dictature !

Dictature de l'argent dans les démocraties bourgeois, qu'il s'agisse de royautes ou de républiques.

Dictature de l'argent et d'un homme dans les pays couramment dénommés fascistes.

Dictature d'un homme et d'une caste de fonctionnaires dans un « socialisme » d'Etat, comme en U.R.S.S.

Seuls, les anarchos-syndicalistes espagnols ont réalisé un socialisme libertaire et ils sont attaqués aussi bien par les politiciens d'extrême-gauche, que par les réactionnaires les plus franchement déclarés.

Non, pas de croisade antifasciste, mais la Révolution ! Si le prolétariat la veut et se débarrasse de l'influence des politiciens, il peut la faire partout, même en Allemagne et en Italie, pas la sourde haine dont ils sont l'objet, haine même en U.R.S.S., où les dictateurs n'ignorent qui éclatera à la moindre émeute révolutionnaire.

Seule une action prolétarienne internationale et libertaire peut tirer les malheureux travailleurs de la Dictature et de la Guerre.

Lacarce.

Les jeunesse syndicalistes de France

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SYNDICALISTES

Dans mon précédent article paru ici, intitulé « Les Jeunesse Syndicalistes de France », une coquille regrettable a rendu presque intitulable une phrase.

Cette phrase que voici : « L'émancipation des travailleurs syndiqués sera l'œuvre des travailleurs syndicalistes eux-mêmes », contient à elle seule toute notre conception du syndicalisme se suffisant à lui-même.

Évidemment, pour que les syndicalistes arrivent à cette conception logique, il faut que l'histoire fournit une longue suite d'expériences, que le mouvement ouvrier se syndicalise et surtout qu'il sache tirer des enseignements conséquents à cette conclusion.

Jusqu'en 1936 il a été communément admis que ce sont les théories agissantes qui expriment les aspirations des travailleurs syndicalistes.

Et puis, en 1936, la classe ouvrière a été vaincue. Cette masse formidable, non organisée, qui combat dans son sein 2/5 de jeunes ouvriers, ardents, avec un admirable instinct de classe, indique nettement une volonté de se libérer du joug de l'oppression économique.

Et fait sans précédent dans l'histoire, pendant que jusqu'à présent le capitalisme avait presque entièrement à sa dévotion le personnel de la marine, le travail de la conscience de classe a sondé à jamais les bras qui exécute et le cerveau qui commande.

Et ces deux éléments, de la classe ouvrière, ont prouvé de façon éclatante une maturité politique que par le fait de leur fidélité au serment donné, en différant l'accomplissement de leur rôle de maîtres de la situation. Et les revendications ont été arrêtées sur le programme minimum que leurs homologues des classes aisées avaient consigné.

La classe ouvrière syndicaliste organique, contenue dans son sein tous les éléments nécessaires, c'est-à-dire les créateurs de la production et les distributeurs de la consommation pourra sans peine continuer sa besogne, comme elle le fait jusqu'à présent.

C'est réalisée, c'est-à-dire qui propose toute la vie économique du pays. Si aujourd'hui elle travaille au profit d'intérêts de la sociétés capitalistes, demain elle saura continuer à remplir ces mêmes fonctions pour son propre profit.

Représentant du bas en haut de l'échelle sociale, la population de classe ouvrière n'a pas à prouver sa capacité de classe et d'organisation pour revendiquer sa part entière de gestion. Cela n'a plus besoin de démonstration comme par le passé.

Si un avenir très prochain place la vie économique du pays sous le contrôle des travailleurs cet événement marquera un pas gigantesque dans la voie de l'affranchissement de l'humanité tout entière du joug de l'exploitation de l'homme par l'homme.

C'est aux jeunes travailleurs qu'incombe la nouvelle tâche de préparer l'accouchement de cette nouvelle société issue d'eux-mêmes. C'est en eux que nous devons placer toute notre confiance et nous devons garder leurs œuvres pour notre gloire.

Aidons-les à se grouper, à s'organiser, et à s'éduquer et l'en suis sûr, ils transformeront notre rêve en une réalité.

C'est alors que nos descendants pourront dire : L'émancipation des travailleurs syndiqués a été l'œuvre des travailleurs syndicalistes eux-mêmes.

Michel KNERER, Président des Jeunesse Syndicalistes de France.

Siège : 4, rue François-Miron, Paris.

REUNION DU COMITE DE DEFENSE ET D'ETUDES SYNDICALISTES

Groupe Hispano-Bruno, Paris-14^e

Je ne pense pas que ce soit faire contre utile de refaire l'histoire de cette réunion, camarades. Tous ceux qui y furent présents se rappellent les faits et les incidents ; je signale seulement pour mémoire l'intimidation employée envers le patron du Café du Va-et-Vient. Cela, camarades communistes, vous ne pouvez le nier. Car, si mes renseignements sont exacts, vous lui avez dit que vous viendriez tout caser si la réunion avait lieu chez lui ; c'est une mesure d'intimidation qui, somme toute, a sa valeur, mais n'est pas faite pour nous effrayer. Ceci dit, passons aux faits. Après avoir délogé les copains vers notre nouvelle salle, vous avez fait donner la garde ; votre provocation s'est perdue dans le vide ; si vous aviez accepté la contradiction courtoise, vous vous seriez aperçus que vous aviez tout à y gagner. En conséquence, je vous engage : 1^{er} à nous toute la paix ; 2nd si vous le voulez, mais de bonne foi, à engager des controverses sur les problèmes à l'ordre du jour. Je sais, par expérience, que vous ne voudrez pas ! Parce que, toutes les fois qu'il y a assemblée à l'usine, vous vous réunissez en cellule. C'est votre droit, mais acceptez tout de même que nous puissions en faire autant, sans être insultés.

Je suis peut-être un anarchosyndicaliste, mais j'ai pour moi de venir à la tribune, non pas avec des formules toutes faites, mais avec des arguments ; que, jusquici, vous n'avez pas pu contretenir, et le pire, c'est que vous vous contentez de nous salir et de nous faire faire.

Pour terminer, je vous dis que si le lundi 21, il n'y a pas eu bagarre, c'est parce que nous n'avons pas manqué de sang-froid. Aussi, je vous conseille la douce, avant de venir saboter nos réunions, qui auron le revers et contre tous. — Démirion, organisateur du Comité de Défense et d'Etudes Syndicalistes.

Formation d'un Comité local d'action contre la guerre et l'union sacrée

Reunis à l'appel du Bureau de la section de Clamart de la L.I.C.P., des camarades appartenant à différentes organisations décident de former un Comité local de lutte contre l'union sacrée et la guerre.

Ils invitent les camarades qui ne sont pas encore mûrs pour l'abattoir à former dans tout le pays des comités locaux analogues.

D'autre part ils demandent instantanément que les organismes centraux de tous les groupements qui se recommandent sérieusement de la résistance à la guerre (L.I.C.P., P.H., U.A., G.R., Nouvel âge etc...) forment un Comité central de lutte contre la guerre et l'union sacrée